Echec à la main noire

HENRI VERNES



UNE AVENTURE DE BOB MORANE



marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

BOB MORANE
ÉCHEC À LA MAIN NOIRE



POCKET MARABOUT

Chapitre I

— *Help ! Help !* – À l'aide ! À l'aide ! – lança une voix de femme.

Les deux hommes – l'un un véritable géant aux cheveux roux, l'autre un grand diable mince, à l'allure athlétique et à la coiffure en brosse – les deux hommes donc qui, ce soir-là, marchaient le long du quai de Bercy, s'étaient retournés vers le groupe d'où venaient ces appels et dont une cinquantaine de mètres les séparaient à peine. Pour le peu qu'ils pouvaient en juger dans la demi-obscurité, il s'agissait de deux individus qui tentaient d'entraîner une femme, vers une grande auto noire stationnée à peu de distance.

— On dirait qu'il s'agit d'un enlèvement, commandant, dit le géant roux à l'adresse de son compagnon. Si vous voulez mon avis, il serait temps de nous souvenir que nous possédons des chevaliers errants parmi nos ancêtres…

L'homme aux cheveux en brosse sourit.

— Tu as raison, Bill. La lance en avant, et fonçons !…

Au pas de course, ils fondirent sur le groupe et tombèrent à bras raccourcis sur les agresseurs. Ceux-ci firent face aussitôt mais, malgré leur défense énergique, ils ne semblaient pas de taille à résister victorieusement à leurs adversaires. Le géant roux semblait avoir à lui seul la force de dix hommes ; quant à son compagnon, il possédait à la fois l'habileté d'un boxeur professionnel et celle d'un expert en jiu-jitsu.

Lorsque l'homme aux cheveux en brosse eut fait sauter un revolver dont l'un des malandrins tentait de faire usage, et quand le géant roux eut tordu le poignet du second, pour l'obliger à lâcher le couteau à cran d'arrêt qu'il venait de tirer de sa poche, les deux bandits jugèrent plus prudent de chercher leur salut dans la fuite. Rompant le combat, ils coururent vers la voiture, dont le moteur n'avait cessé de tourner et au volant de laquelle se tenait un troisième personnage. Ils s'y engouffrèrent et le véhicule démarra

aussitôt, pour se perdre dans les ténèbres, en direction du centre de Paris.

Cette victoire relativement aisée une fois acquise, les deux hommes se tournèrent vers la femme qu'ils venaient de soustraire à l'emprise de ses agresseurs. À la lueur d'un proche lampadaire, ils purent juger qu'il s'agissait d'une toute jeune fille, âgée d'à peine vingt ans, et vêtue d'un pauvre petit tailleur de voyage en laine grise, qu'elle portait cependant avec élégance. Son visage ovale, au teint mat, encadré par une masse épaisse de cheveux noirs, rappelait celui des madones italiennes de la Renaissance et, dans ses grands yeux sombres, bordés de longs cils, la frayeur se lisait encore.

L'homme aux cheveux en brosse s'était incliné devant la jeune fille, pour dire, en anglais, car il se souvenait que l'inconnue avait employé cette langue pour appeler à l'aide :

— Mon nom est Robert Morane. Bob pour les intimes. Et voici mon vieil ami Bill Ballantine, un Écossais pur-sang, comme on n'en fait plus. Je me demande ce que ces individus pouvaient bien vous vouloir ?

Comme la jeune fille ne répondait pas, Morane se baissa et ramassa le revolver que l'un des assaillants avait abandonné sur le terrain. Il l'inspecta longuement à la lueur du lampadaire et, au bout de quelques secondes, poussa un petit sifflement admiratif.

— Diable, dit-il, vos agresseurs ne se privent de rien. Un Smith & Wesson 357 Magnum flambant neuf. Un joujou qui vaut dans les cent dix ou cent vingt dollars. Et une arme de professionnel du crime en plus…

En lui-même, considérant la mise soignée mais pauvre de la jeune inconnue, Bob ne pouvait s'empêcher de remarquer que les bandits en auto ne devaient pas l'avoir attaquée pour la voler. D'ailleurs, ils semblaient avoir nettement l'intention de l'enlever. Pour quelle raison ? Bob aurait eu bien du mal, pour l'instant du moins, à répondre à cette question.

La jeune fille semblait s'être remise maintenant de sa frayeur.

— Merci de votre aide, dit-elle. Sans vous, j'étais à la merci de mes ennemis. Je m'appelle Sabrina Alferi, et je venais de me rendre

chez un vieil ami de mon grand-père quand ces hommes m'ont attaquée.

— Sans vouloir me mêler de ce qui ne me regarde pas, fit encore Morane, avez-vous une idée quelconque des motifs qui les faisaient agir ?

Durant un long moment, Sabrina Alferi demeura silencieuse, puis elle secoua la tête.

— Je ne puis rien vous dire, fit-elle.

Bob Morane jugea inutile d'insister. Il glissa le revolver dans la poche de son manteau et dit :

— Il nous reste à présent à vous mettre dans un taxi qui vous conduira chez vous…

Une ombre passa sur les traits lisses de la jeune fille.

— Chez moi ? fit-elle. Je viens d'arriver des États-Unis, et je suis descendue à l'hôtel.

Morane haussa les épaules.

— Eh bien, le taxi vous conduira à votre hôtel, tout simplement…

Mais Sabrina eut un nouveau signe de dénégation.

— Je ne puis regagner mon hôtel, dit-elle d'une voix sourde. Ces hommes qui viennent de m'attaquer m'y attendent peut-être déjà. Ils ne reculeront devant rien pour…

Elle s'interrompit soudain et se mordit les lèvres, comme si elle venait de se rendre compte qu'elle était sur le point d'en dire trop. Bill Ballantine éclata de rire.

— Eh ! Eh ! mademoiselle, fit-il remarquer, il me semble que, malgré votre jeune âge, vous possédez déjà pas mal de secrets…

Pendant plusieurs secondes, la jeune fille inspecta les visages de ses deux sauveurs, mais elle ne put y lire que courage et droiture. Finalement, elle parut se détendre.

— Vous avez raison, murmura-t-elle. Je possède un secret. Un secret trop lourd pour que je puisse le porter seule. Vous venez de me sauver la vie, et je crois pouvoir vous faire confiance… N'est-ce pas que je puis vous faire confiance ?

Bob ne répondit pas tout de suite. Ballantine et lui venaient d'accomplir une longue promenade du côté de Charenton et du bois de Vincennes et, comme ils s'en revenaient à la nuit tombée, voilà qu'ils rencontraient cette charmante inconnue *qui avait un secret trop lourd à porter*. Et Morane savait par expérience ce que signifiait pour lui ce genre de rencontre.

— Vous pouvez nous faire confiance, en effet, dit-il presque malgré lui à l'adresse de la jeune fille. Nous allons nous rendre chez moi. Là, vous serez en sécurité, et vous pourrez nous raconter votre histoire. Ensuite, Bill et moi, nous verrons ce que nous pouvons faire pour vous aider.

Sabrina ne paraissait pas encore tout à fait rassurée.

— Mes ennemis sont puissants, dit-elle, et dénués de tout scrupules. Ils pensent que j'ai en ma possession quelque chose qu'ils convoitent et, pour avoir cette chose, ils n'hésiteront pas à nous assassiner tous trois s'il le faut. D'ici à ce que nous soyons en sécurité chez vous, ils pourront attaquer à nouveau et, cette fois, soyez assurés qu'ils ne manqueront pas leur coup.

Morane sourit.

— Bill et moi nous vous encadrerons et, sans vouloir nous vanter, nous sommes capables de former une solide équipe de gardes du corps. Et puis – il frappa sur sa poche dans laquelle il avait glissé le revolver – j'ai là de quoi répondre à vos ennemis s'ils se montrent. D'ailleurs, si je ne m'abuse, voici un taxi libre qui s'amène. Nous allons le prendre et, dans quelques minutes nous serons en sécurité dans mon appartement, toutes portes et fenêtres soigneusement closes.

Vingt secondes plus tard, le taxi emportait les deux hommes et leur nouvelle protégée, en direction du quai Voltaire, où Bob Morane avait son logis.

*

* *

Avec ses fauteuils profonds, ses lumières douces diffusées par des lampes savamment agencées, son confort mêlé d'exotisme grâce aux trophées ramenés d'un peu tous les coins du monde, le salon-studio de Bob Morane se prêtait à merveille aux confidences. Pourtant Sabrina Alferi, malgré la sympathie naissante qu'elle éprouvait à l'égard de ses deux sauveurs, hésita une dernière fois encore à livrer son secret.

— De quoi avez-vous peur ? interrogea Ballantine. L'appartement est soigneusement clos, et le commandant et moi-même sommes armés.

Du menton, le géant désigna deux revolvers posés sur une table basse, entre son propre fauteuil et celui de Morane, de façon à ce que tous deux n'aient que le bras à tendre pour s'en emparer.

— Vous n'avez donc rien à craindre du dehors, continua l'Écossais. Quant à nous, tout ce que nous désirons, c'est vous aider dans la mesure de nos moyens. Bien sûr, si vous continuez à vous méfier de nous, ne dites rien. Votre secret vous appartient…

— Je ne me méfie pas de vous, dit-elle, mais mes ennemis sont tellement puissants, tellement redoutables, que j'hésite à vous mêler à tout ceci. Pourtant, je ne puis continuer à lutter seule, sans amis. Puisque vous m'offrez votre aide et que vous me semblez décidés et courageux, il me faut me confier à vous.

Elle se tut et demeura un instant immobile, très droite dans son fauteuil et le regard fixe, comme perdue dans un rêve. Et, soudain, elle parut se détendre et se mit à parler d'une voix lente et chaude qui, sous son anglais teinté d'américanisme, laissait deviner des origines méditerranéennes.

— Je suis la dernière descendante des comtes Alferi, jadis une des plus riches familles de toute l'Italie. Au début du dix-huitième siècle, le comte Lorenzo mourut et ses quatre fils s'entre-tuèrent pour s'approprier ses trésors. Le survivant, Guilio, fut toute sa vie assailli par le remords et, peu avant sa mort, il décida que le trésor des Alferi, pour lequel tant de sang avait coulé, était maudit et devait connaître l'oubli. Pour cela, il l'enfouit dans une cachette connue de lui seul et en consigna le secret sur un document suivant lequel ledit

trésor ne pourrait être exhumé que lorsque le dernier descendant des Alferi serait une femme. Alors seulement, la malédiction prendrait fin.

« Comme le comte Guilio passait pour un redoutable sorcier ses descendants, superstitieux comme beaucoup de gens à l'époque, crurent à la malédiction et se gardèrent bien de tenter de retrouver le trésor. Au cours des années, les propriétés des Alferi allèrent sans cesse en se morcelant et, quand mon grand-père vint au monde, il ne restait plus rien des terres ancestrales. À l'âge de quarante ans, complètement ruiné, mon grand-père décida de gagner les États-Unis afin de tenter d'y faire fortune. C'est alors que, peu de temps avant de s'embarquer, il découvrit, dans le tiroir secret d'un vieux meuble, le document en partie rongé par les rats et révélant la cachette du trésor. Pourtant, dans la crainte de la malédiction, il préféra négliger ce trésor et partir malgré tout pour l'Amérique. Afin que le secret ne tombât pas en de mauvaises mains, il déchira le document en deux parties, de façon à ce que le texte de l'un des fragments ne pût être intelligible sans le texte du second. Mon grand-père enferma alors chacun de ces fragments dans une gaine de plomb. Il en confia une à un ami habitant Venise, et envoya la seconde à un autre ami, fixé à Paris. Ces deux amis ne se connaissant pas, on ne pouvait craindre que les deux parties du document fussent réunies sans l'intervention d'une tierce personne au courant du secret.

« Peu de temps après son arrivée aux États-Unis, où mon père l'avait accompagné, mon grand-père mourut. Avant de trépasser, il avait communiqué à mon père les noms de ses deux amis de Venise et de Paris, mais sans lui révéler cependant le contenu du document lui-même. Mon père épousa une Américaine, dont je suis la fille, et qui mourut deux ans après ses noces. Au début de cette année, je venais d'avoir vingt ans et j'étais la dernière descendante des Alferi, quand mon père tomba gravement malade. Sur son lit de mort, il me donna les noms et adresses des possesseurs des deux gaines de plomb. L'un, Giuseppe Salizo, travaillait comme tonnelier à Paris ; le second Manrico Busso, était cordonnier à Venise.

« Après avoir rendu les derniers devoirs à mon père, je m'embarquai à New York, à destination du Havre et de Paris. Malheureusement, le chef de la redoutable bande américano-italienne de la Main Noire connaissait l'existence du trésor, et, dès mon départ des États-Unis, il suivit ma piste en compagnie de plusieurs de ses hommes. Tout à l'heure, je me suis rendue chez Giuseppe Salizo afin de récupérer la première partie du document, mais il était absent. Comme je m'en revenais, les hommes de la Main Noire m'ont attaquée, sans doute pour me prendre le document, qu'ils croyaient en ma possession, et me faire disparaître ensuite. C'est alors que vous êtes intervenus… »

Un long silence tomba entre les deux hommes et la jeune fille, puis Morane parla.

— La Main Noire, hein ? fit-il avec une grimace. Si je ne me trompe, il doit s'agir là d'une filiale de la Camorra et de la Mafia, ces associations de malfaiteurs, et je conçois, Miss, que vous ne vous sentiez plus désormais en sécurité. Ces gens sont de véritables bêtes féroces et ne reculent devant aucun crime pour satisfaire leur besoin de puissance. Cette puissance, seul l'argent peut la leur donner. Sans doute le trésor des Alferi en représente-t-il pas mal…

— Mon père l'estimait à une dizaine de millions de dollars. Selon les renseignements qu'il avait lui-même obtenus de son propre père, ce trésor serait en majeure partie composé de pierres précieuses, diamants et émeraudes.

Un léger sifflement s'échappa d'entre les lèvres de Bill Ballantine.

— Dix millions de dollars[1] ! fit le colosse d'une voix rêveuse. Cela représente en effet pas mal d'argent, et je comprends que le chef de la Main Noire soit avide de s'approprier ce trésor. Qu'en pensez-vous, commandant ?

— Ce que j'en pense, Bill ? Rien de bon… Avec de tels ennemis, Miss Alferi ne possède aucune chance d'entrer un jour en possession de l'héritage de ses ancêtres. Sauf, bien sûr, si quelqu'un lui donnait un sérieux coup d'épaule…

— Et ce quelqu'un, interrogea l'Écossais, ce sera ?

— Nous bien sûr, répondit Morane. À condition toutefois que Miss accepte notre aide.

— Ce n'est pas sûr, fit Ballantine avec un sourire. Après tout, nous pouvons, nous aussi, appartenir à la Main Noire.

Mais la jeune fille secoua la tête, ce qui eut pour effet de faire voler ses cheveux en épaisses volutes noires autour de son visage ambré. Elle tendit la main à chacun des deux hommes, pour dire :

— Non, je sais que vous n'appartenez pas à cette sinistre bande de criminels. Cela se lit dans vos regards, et j'accepte votre aide…

Morane serra la main qui lui était tendue.

— Merci pour votre confiance, dit-il. Vous dormirez ici cette nuit et, demain, nous irons tous les trois rendre visite à ce Giuseppe Salizo. Si les hommes de la Main Noire veulent à nouveau intervenir, Bill et moi nous nous arrangerons pour les décourager à jamais de se mêler des affaires des autres. N'est-ce pas, Bill ?

Le géant éclata de rire et tendit deux poings gros comme des têtes d'enfants.

— Et comment, commandant ! fit-il. J'ai ici de quoi décourager les plus audacieux.

Bob ne répondit pas. Il connaissait de réputation les membres de la Main Noire, et il savait que ce ne serait pas une paire de poings, si solides fussent-ils, qui les feraient renoncer à leurs projets.

Chapitre II

Giuseppe Salizo, le tonnelier, habitait au fond d'une de ces impasses lépreuses comme il en existe encore tant à Paris, et qui sont les vestiges d'une époque révolue. Morane, Ballantine et Sabrina Alferi s'y rendirent en taxi, en plein jour et en ayant soin d'observer si aucune voiture suspecte ne les suivait. Pourtant, rien ne retint leur attention.

Le taxi s'arrêta à l'entrée de l'impasse et Bob paya le montant de la course. Ensuite, les deux hommes encadrant la jeune fille, les trois passagers mirent pied à terre et s'engagèrent entre les façades croulantes, au plâtrage écaillé. Bob et Ballantine, la main plongée dans la poche de leurs manteaux et prêts à tirer leurs revolvers, jetaient sans cesse des regards inquiets autour d'eux. De temps à autre, ils regardaient en arrière, s'attendant à chaque instant à voir des ennemis pénétrer à leur suite dans l'impasse. Il n'en fut rien cependant, et ils parvinrent sans encombre à la maison du tonnelier.

Cette maison était constituée par un grand mur de briques, passé à la chaux, et dans lequel s'ouvraient quelques fenêtres aux vitres couvertes de poussière et une porte cochère aux vantaux rongés et rafistolés grossièrement à l'aide de vieilles planches. Les deux battants étaient ouverts, découvrant une vaste salle pleine d'ombre, au pavement de pierre bleue et encombrée de futailles en voie ou en attente de réparation. Pourtant, là où l'on s'attendait à entendre le bruit du marteau ou du maillet du tonnelier à son travail, un silence total régnait.

Durant un long moment, les deux hommes et la jeune fille, le cœur étreint par une insurmontable angoisse demeurèrent immobiles au seuil de l'atelier. Comme rien ne se passait, comme aucun son ne retentissait, Morane s'enhardit et, s'avançant d'un pas, dit à voix haute :

— Quelqu'un là-dedans ?

Nulle réponse.

— L'endroit ne m'a pas l'air très habité, fit remarquer Ballantine au bout d'un moment.

— Cela me paraît louche, dit Bob. Le tonnelier ne serait pas parti en laissant sa porte ouverte à tout venant.

À nouveau il cria :

— Quelqu'un là-dedans ?

Comme ils ne recevaient toujours pas de réponse, les deux hommes, encadrant toujours Sabrina, pénétrèrent dans l'atelier. Mais ils eurent beau l'explorer dans ses moindres recoins, ils n'y découvrirent personne, ni vivant ni mort. Finalement, Morane désigna un escalier vétuste, à demi dissimulé derrière un amoncellement de vieilles futailles.

— Allons voir là-haut, dit le Français. Peut-être aurons-nous plus de chance…

Se tournant vers Sabrina, il dit encore :

— Restez derrière moi, Miss Alferi…

La jeune fille sur ses talons, il s'engagea sur l'escalier branlant. Bill fermait la marche.

Cet escalier, dont chaque degré craquait douloureusement sous les pas des trois visiteurs, menait à un étroit palier aux murs et au plancher malpropres, prenant jour par une étroite lucarne et où donnait une porte à la peinture écaillée et sur laquelle on avait gravé au couteau ce simple nom : Giuseppe Salizo.

Du poing, Bob frappa trois fois le battant. Il y eut de longues secondes de silence puis, soudain, sans que rien n'ait pu le faire prévoir, la porte s'ouvrit toute grande, telle une trappe de théâtre, et un homme apparut. C'était un vieillard de haute taille, aux traits burinés et dont le corps vigoureux semblait avoir été taillé dans une souche de chêne dur. Ses cheveux blancs lui tombaient sur les oreilles et dans la nuque à la façon d'une crinière et d'épais sourcils donnaient une expression farouche à son visage bronzé. Dans son poing droit, l'homme tenait une longue herminette[2] qui, dans sa main puissante et experte, devait être une arme redoutable.

Balançant nonchalamment son outil à bout de bras, prêt selon toute évidence à en faire usage à la moindre attitude hostile de ses visiteurs, le vieillard demanda, en français, mais avec un accent italien assez prononcé :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

S'efforçant de rendre sa voix la plus amène possible, car l'herminette lui inspirait du respect, Bob Morane répondit :

— Nous cherchons Giuseppe Salizo…

— Je suis Giuseppe Salizo. Que me voulez-vous ?

À ce moment, Sabrina Alferi avança d'un pas et parla rapidement en italien, langue que Morane connaissait suffisamment pour saisir les paroles échangées.

— Je suis Sabrina Alferi, disait la jeune fille, et je vous ai écrit de New York pour vous annoncer ma visite.

Le visage du vieillard s'éclaira, mais pour reprendre presque aussitôt son expression farouche.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous êtes bien Sabrina Alferi ? interrogea-t-il.

La jeune fille fouilla dans le sac qu'elle portait en bandoulière et en tira un passeport qu'elle tendit au tonnelier. Celui-ci consulta longuement le document, puis un nouveau sourire apparut sur son visage, mais pour y demeurer cette fois.

— Soyez la bienvenue, signorina, dit-il. J'ai bien reçu votre lettre, en effet, et je vous attendais d'un jour à l'autre…

Il eut une dernière hésitation et demanda, en désignant du menton Morane et Ballantine :

— Qui sont ces hommes ?

— Des amis, répondit Sabrina. Vous pouvez avoir confiance en eux comme en moi-même.

Sans insister davantage, Salizo s'effaça.

— Si vous voulez entrer, dit-il en français.

Bob, Ballantine et leur compagne pénétrèrent dans une petite pièce garnie seulement d'une armoire, d'une table de bois blanc, de deux chaises et d'un lit de fer.

— Je suppose que vous venez pour le testament de votre grand-père ? interrogea le tonnelier à l'adresse de Sabrina.

La jeune Italienne hocha la tête affirmativement et Giuseppe Salizo se dirigea vers l'armoire, l'ouvrit et y fouilla longuement. Quand il eut trouvé ce qu'il cherchait, il revint vers ses trois visiteurs et tendit un objet plat à Sabrina. Il s'agissait de deux minces feuilles de plomb soudées ensemble sur leurs quatre côtés de façon à former un étui parfaitement étanche. Sur l'une des faces, on avait gravé à l'aide d'une pointe quelconque, ce nom : Benito Alferi.

— C'est le nom de mon grand-père, expliqua Sabrina. Selon toute évidence me voilà en possession du premier fragment du document. J'ai hâte d'en prendre connaissance.

— Attendons d'être de retour chez moi, en sécurité, dit Morane.

Doucement, il prit l'étui de plomb des mains de la jeune fille et le glissa dans la poche intérieure de sa veste. Sabrina eut un geste de protestation, mais Ballantine l'apaisa vite.

— Soyez sans crainte, Miss, dit-il. Le testament de votre grand-père est en bonnes mains. La poche du commandant Morane est plus sûre que le grand coffre-fort de la Banque d'Angleterre.

Bob ne dit rien, lui. Certes, il se sentait décidé de défendre l'étui de plomb contre les entreprises des hommes de la Main Noire mais, pourtant, il se sentait pressé de se retrouver chez lui à nouveau, en sécurité derrière fenêtres et portes closes. L'étui de plomb et son contenu représentaient une valeur de quelque dix millions de dollars, et il ne doutait pas que les ennemis de Sabrina Alferi fussent prêts à tout pour l'obtenir.

Après avoir quitté Giuseppe Salizo, les deux hommes et Sabrina gagnèrent le quai de Bercy, où ils n'eurent guère de peine à trouver un taxi qui les conduisit quai Voltaire. Contre toute attente, personne ne tenta de leur barrer la route.

*

* *

À l’aide de forts ciseaux, Morane découpa l’extrémité de la gaine de plomb, écarta de ses doigts les deux parois et en tira une feuille de papier jauni, pliée en quatre et qu’il déplia avec précaution. Visiblement, il s’agissait d’une moitié de document seulement, car un des bords de la feuille était découpé suivant un tracé capricieux serpentant entre les caractères qui y étaient tracés.

Le texte, assez ancien déjà, s’il fallait en juger par l’encre qui en était passée, était rédigé en italien et disait :

Moi, comte Guilio Alferi, ai
en raison des crimes qui ont été
maudit aussitôt après ma mort,
Pour cela, j’ai appelé sur lui
à ce que soit anéanti quiconque
Seule, une femme, qui serait la
pourra rentrer en possession
ainsi de la famille.
Pour parvenir jusqu’à
de se rendre à San
Vénitiens, et de gagner le château
de la grande salle de ce château,
il y a une dalle qui peut être
Sous cette dalle existe un
éclairée par soupirail. Sous
porte en relief trois têtes de
d’enfoncer, le plus profondément
de celui du centre et de presser
trouve au fond. La pierre
du trésor contenu dans un
que la dernière des Alferi
la pierre au moment où
un mécanisme secret, la f
Que celui qui ne respecte pas

les tourments de l'Enfer.
Fait à Venise, en l'an de Grâce 17
Comte Guilio Alferi

Morane tourna la tête à gauche et à droite et lança un regard à Sabrina et à Bill, qui avaient lu par-dessus son épaule. Ensuite, il jeta le fragment de document devant lui sur le bureau, en disant :

— Tel quel cela ne veut rien dire. Pour connaître le secret du trésor, il nous faudrait la seconde partie du texte qui se trouve à Venise.

— Je partirai pour l'Italie dès demain, dit Sabrina, j'irai trouver Manrico Busso, auquel j'ai également écrit et qui me remettra le second étui de plomb.

— Bill et moi nous vous accompagnerons, fit Morane. Oh, rassurez-vous, ce n'est pas le trésor lui-même qui nous intéresse, car nous en avons découvert pas mal au cours de notre existence, et cela ne nous émeut plus. Mais le fait que la Main Noire s'intéresse à l'affaire laisse supposer que celle-ci sera mouvementée, et Bill et moi aimons le mouvement…

Pourtant, au fond de lui-même, Bob savait que ce n'était pas le goût du risque qui le poussait à aider la jeune fille, mais le fait qu'il ne pouvait la laisser, seule et désarmée, devant des ennemis sans scrupules comme l'étaient les membres de la Mafia.

Cette fois, pas un seul instant, la jeune fille ne parut mettre en doute le désintéressement de Morane et de son ami. Depuis leur rencontre, la veille, elle avait pu apprécier leur courage et lire sur leurs visages, dans leurs moindres gestes, toute leur droiture, leur esprit chevaleresque. Elle connaissait Morane et Ballantine depuis quelques heures à peine, et déjà elle avait confiance en eux comme s'ils étaient de très vieux et très fidèles amis.

— Le temps d'obtenir nos visas pour l'Italie, continuait Bob, c'est-à-dire un ou deux jours, et Bill et moi serons prêts à vous accompagner. Qu'en penses-tu, Bill ?

— Je suis prêt, bien sûr, commandant, à aller chercher le trésor en votre compagnie et en celle de Miss Alferi, si toutefois les hommes de la Main Noire ne s'arrangent pas pour nous mettre des bâtons dans les roues.

Par trois fois, Morane passa les doigts de sa main droite ouverte, dans la brosse de ses cheveux sombres.

— Si tu veux mon avis, Bill, les ennemis de Miss Sabrina ont perdu sa trace, sinon ils auraient montré leurs nez ce matin, quand nous nous sommes rendus chez Giuseppe Salizo. N'est-ce pas également votre avis, Miss Sabrina ?

La jeune Italienne allait répondre, mais elle n'en eut pas le temps. La sonnerie de la porte d'entrée de l'appartement avait retenti. Il y eut un instant de brève stupeur.

— Attendiez-vous quelqu'un, commandant ? interrogea Bill Ballantine.

Bob secoua la tête.

— Non, personne, dit-il.

Il quitta le salon-bureau et marcha vers la porte.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea Morane à travers le battant.

Une voix de femme retentit, dans laquelle Bob reconnut celle de sa concierge.

— C'est madame Durant, commandant Morane. Il y a une lettre pour vous…

Sans enlever la chaîne de sûreté, Bob entrouvrit la porte. Un visage de femme entre deux âges apparut dans l'entrebâillement et ensuite une main tenant une enveloppe. Morane prit celle-ci et y jeta un coup d'œil. L'adresse était libellée à son nom, mais l'enveloppe elle-même ne portait pas de timbre ; elle n'avait donc pas été distribuée par la poste.

— Un commissionnaire vient de l'apporter, expliqua la concierge.

Bob Morane remercia la brave femme et referma soigneusement la porte. Ensuite, tournant et retournant la missive entre ses doigts, il revint au salon-bureau. Là, à l'aide d'un coupe-papier d'ivoire, il

ouvrit l’enveloppe et en tira une feuille de papier qu’il déplia. Quelque chose s’en échappa et tomba sur le sol. Sabrina se baissa et ramassa la chose en question. C’était la forme d’une petite main ouverte grossièrement découpée dans du papier noir.

Chapitre III

Sabrina Alferi tournait et retournait entre ses doigts la petite main de papier noir en murmurant :

— La Marque de la Main Noire !… La Marque de la Main !

Dans les regards de la jeune fille, il y avait maintenant de l'épouvante. Bob, de son côté, jeta un coup d'œil sur la feuille de papier blanc, où étaient écrits à la machine ces quelques mots, qu'il lut à haute voix :

Aider Miss Alferi, commandant Morane, pourrait vous coûter la vie. Il est dangereux de déclarer la guerre à la Main Noire. Si vous persistez à vouloir contrecarrer nos desseins, considérez-vous comme condamné à mort.

Bien entendu, ce message n'était pas signé. Morane éclata de rire, mais d'un rire un peu contraint, dans lequel passait beaucoup d'amertume.

— Et dire que nous avons cru les avoir semés, fit-il. En réalité, depuis hier soir, ils n'ont cessé de nous surveiller sans que nous nous en doutions. C'est ainsi qu'ils ont pu savoir où nous nous trouvions et connaître mon nom…

Sabrina s'était détournée de la main de papier noir, qu'elle avait posée sur le coin du bureau.

— Je suppose, mes amis, dit-elle, qu'après ces menaces de mort, vous ne vous sentez plus disposés à m'aider. Personnellement, je me sens prête à renoncer au trésor de mes ancêtres et à l'abandonner au chef de la Mafia, puisque celui-ci semble le désirer tellement…

— Abandonner le trésor à ces forbans ! s'exclama Ballantine. Il ne peut en être question. D'autre part, si le commandant se montrait

disposé à ne plus vous aider, Miss Sabrina, ce serait à désespérer de tout.

— Sois sans crainte, Bill, fit Morane. Ces menaces ne me font pas peur. Bien sûr, elles me donnent à réfléchir. Les conditions de notre collaboration avec Miss Alferi ont changé maintenant.

— Que voulez-vous dire, commandant ? interrogea l'Écossais.

— Tout simplement que les menaces en question, et ce ne sont pas des menaces en l'air j'en suis sûr, prouvent que la Main Noire est prête à tout, à tous les forfaits, pour s'approprier le trésor des Alferi. Il paraît donc évident que Miss Sabrina doit demeurer, dès à présent, à l'écart de toute l'aventure. Celle-ci devient une affaire d'hommes…

L'Italienne se dressa soudain, à la façon d'une jeune poulette voulant se donner des allures de coq de combat.

— Vous avez l'air de croire que j'ai peur, commandant Morane ?

— Pas le moins du monde, répondit Bob. Je sais même que vous êtes une crâne petite fille, mais le courage ne fait rien à l'affaire. Il y aura certainement des coups durs, et vous devez savoir que les gens de la Mafia ne sont pas particulièrement des enfants de chœur.

— Le commandant a raison, dit Ballantine. Le danger est trop grand, et vous ne pouvez vous exposer inutilement. Le commandant Morane et moi en avons vu d'autres et, si nous avons les coudées franches, nous avons des chances de réussir là où votre présence, au contraire, compromettrait notre action…

Mais Sabrina secoua la tête avec entêtement.

— Je ne puis accepter que vous risquiez seuls vos vies pour moi, fit-elle. Vous n'avez aucune raison pour cela…

— Si, nous avons une raison, coupa Bob. Non seulement nous éprouvons beaucoup de sympathie pour vous, Miss Sabrina, mais encore nous n'aimerions pas voir tomber entre les mains de la Mafia un trésor qui vous revient de droit.

Il demeura un instant silencieux, puis il dit encore, sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

— C’est donc décidé, vous allez demeurer ici, à Paris, pendant que Bill et moi gagnerons l’Italie pour tenter de récupérer le trésor. Naturellement, comme il semble que les hommes de la Main Noire connaissent votre retraite, il ne peut être question que vous restiez dans cet appartement durant notre absence. Les *mafiosi*[3] ne tarderaient pas à venir vous y relancer. Nous allons vous conduire chez notre excellent ami Aristide Clairembart. C’est un vieil archéologue bon comme le pain mais qui n’a pas froid aux yeux, et qui saura vous défendre si le besoin s’en fait sentir.

— Il y a une chose à laquelle vous n’avez peut-être pas songé, commandant, fit Ballantine. Les hommes de la Main Noire doivent nous surveiller. Comment donc pourrons-nous conduire Miss Sabrina chez le professeur sans courir le risque d’être suivis ?

Le front de Morane s’assombrit.

— C’est exact, Bill, dit-il, cette maison doit être surveillée.

Il demeura un instant songeur, comme s’il cherchait une solution au problème que venait de lui poser son compagnon. Finalement, il parut se détendre.

— Le seul moyen d’écarter le danger, dit-il, serait de découvrir ceux qui sont chargés de nous espionner puis d’une façon ou d’une autre, les éliminer.

Allant à une armoire, il en tira une puissante paire de jumelles prismatiques et, s’approchant de la fenêtre, il braqua son instrument au-dehors, tentant de trouver ceux qu’il cherchait parmi les flâneurs des quais. Finalement, il repéra deux hommes, porteurs de trench-coats de coupe américaine et coiffés, l’un d’un chapeau mou gris, l’autre d’un noir. À tout bout de champ, ils jetaient des regards scrutateurs en direction des fenêtres de Morane et, à leurs visages basanés, leurs yeux sombres et perçants, Bob devinait qu’ils étaient d’origine méridionale, sans doute italienne. À peu de distance, une grosse conduite intérieure Mercedes noire stationnait ; un troisième personnage se tenait au volant.

— Je crois avoir trouvé ceux que nous cherchons, fit Morane. Venez vous rendre compte, Miss Alferi.

Il désigna les deux individus à la jeune fille.

— Reconnaissez-vous ces hommes ? interrogea-t-il.

À l'aide des jumelles, Sabrina regarda à son tour.

— Je les reconnais, dit-elle au bout de quelques secondes. Ils étaient à bord du bateau qui m'a mené en France et, à plusieurs reprises, je les ai entendus parler italien entre eux. Hier, à cause de l'obscurité, je n'ai pu les reconnaître, mais probablement sont-ce là les deux hommes qui m'ont attaquée…

— Cela ne semble faire aucun doute, remarqua Morane, reste à trouver le moyen de les obliger à abandonner leur surveillance.

— Nous pourrions tout simplement aller les trouver et les prier… très poliment de déguerpir, proposa Ballantine.

Mais Morane eut un signe de dénégation.

— Je préfère, si nous pouvons agir autrement, ne pas user de la violence. La ruse est souvent une arme plus sûre…

Il s'approcha de l'appareil téléphonique posé sur le bureau, décrocha le combiné et forma un numéro sur le cadran.

— Allô, la préfecture de police ? interrogea-t-il quand son correspondant eut décroché. Je vous téléphone pour vous signaler que deux individus suspects sont postés quai Voltaire, non loin du pont des Arts. Ils sont appuyés aux parapets, près des dernières caisses de bouquinistes, et ils sont armés. Tous deux portent des trench-coats et des chapeaux mous, l'un gris, l'autre noir. Ce sont des émissaires d'une puissance étrangère, et ils seraient chargés d'enlever un membre de l'Institut, expert en recherches atomiques. La voiture qui les a amenés est une Mercédès noire stationnée à peu de distance. Prenez garde, le chauffeur est armé, lui aussi. Agissez rapidement. C'est une question de vie ou de mort…

Sans laisser le temps à son correspondant de lui demander la moindre indication sur son identité, Bob raccrocha. Ensuite, il se tourna vers Sabrina et l'Écossais.

— À présent, dit-il avec un sourire, il ne nous reste plus qu'à attendre. Ou bien, à la Préfecture, on croira à une mauvaise plaisanterie et on ne donnera pas suite à mon avertissement ; ou

bien, pour ne rien laisser au hasard, on voudra se rendre compte malgré tout et l'on enverra une escouade de policiers. Dans ce dernier cas, nos *mafiosi* qui, nous ne pouvons en douter, sont armés jusqu'aux dents, seront au poste, et nous aurons le chemin libre…

*
* *

— Je crois que votre petit subterfuge a échoué, dit Sabrina à l'adresse de Morane qui, comme elle, regardait au-dehors par l'entrebâillement des rideaux.

Cela faisait dix minutes à présent que Bob avait téléphoné à la préfecture de police, et rien ne semblait devoir se passer. La Mercédès se trouvait toujours rangée contre la bordure du trottoir et les deux individus aux chapeaux mous appuyés au petit mur bordant la Seine.

— Puisque la police ne semble pas avoir marché, fit Bob avec un geste de dépit, il nous faudra trouver autre chose…

À ce moment, Bill Ballantine, qui se trouvait embusqué à une autre fenêtre, parla à son tour.

— Ne vous désolez pas trop vite, commandant. J'ai l'impression qu'il va se passer du nouveau…

Venant de la direction du pont Neuf, deux grosses tractions avant noires avaient débouché sur le quai Voltaire. L'une d'elle s'arrêta à hauteur des deux *mafiosi*, tandis que la seconde allait se placer en biais devant la Mercédès pour empêcher celle-ci de démarrer.

De chacune des deux tractions avant quatre policiers en civil jaillirent et, en quelques secondes, avant même qu'ils aient pu se rendre compte de ce qui leur arrivait, les bandits furent entourés et fouillés. Bob, Sabrina et Bill virent les policiers leur prendre leurs armes et, en quelques secondes, tout fut terminé. Les *mafiosi* – les deux espions et le chauffeur – furent embarqués dans les tractions, tandis qu'un policier s'installait au volant de la Mercédès. À toute allure, les trois voitures se mirent en marche en direction de la

Préfecture. Quand elles eurent disparu derrière l'angle de l'Institut, Bob Morane quitta son poste d'observation et dit en se frottant les mains en signe d'allégresse :

— Voilà donc une première manche de gagnée. Je n'ignore pas, certes, que nos trois lascars ne demeureront pas longtemps au pouvoir de la police, car leur chef trouvera bien le moyen de les faire libérer avant longtemps. Cela prendra néanmoins quelques heures. Cela nous laisse donc tout le loisir de nous esquiver pour gagner secrètement la villa du professeur Clairembart. Nous y laisserons Miss Sabrina et, dans deux jours – juste le temps d'obtenir nos visas et de retenir nos places dans l'avion – toi et moi, Bill, nous nous envolerons vers Venise pour aller à la recherche de la seconde gaine de plomb et du trésor. Une fois que nous aurons découvert celui-ci, nous louerons un coffre à la banque et l'y déposerons. Miss Sabrina n'aura plus qu'à venir nous retrouver à Venise pour en prendre possession, et le tour sera joué.

Bill Ballantine poussa un grand éclat de rire.

— Eh, comme vous y allez, commandant ! À vous entendre, on croirait que le trésor se trouve déjà en notre possession…

Feignant d'ignorer la remarque de son ami, Morane se tourna vers la jeune fille, pour dire encore :

— Bien entendu, Miss Sabrina, si vous vous refusez à nous confier cette mission, il n'y aura rien de fait…

Sabrina sourit et posa sa petite main blanche sur celle du Français.

— C'est de grand cœur que j'accepte que vous partiez à la recherche de l'héritage de mes ancêtres, et je vous donne toute ma confiance. Mais prenez garde, les gens de la Main Noire vous en voudront assurément du dernier tour que vous venez de leur jouer…

Chapitre IV

Le quadrimoteur qui assurait le service Milan-Venise, vira sur l'aile et pointa son museau de plexiglas vers la petite tache d'un brun doré que formait la cité des Doges sur l'étendue verte des lagunes, à mi-chemin entre la terre et la mer.

Assis côte à côte, Bob Morane et Bill Ballantine se sentaient plus pressés que jamais d'arriver à destination. Depuis qu'ils avaient, dans les circonstances que l'on sait, quitté le quai Voltaire, les hommes de la Main Noire ne s'étaient plus manifestés. Sabrina Alferi avait été confiée à la garde du professeur Clairembart, et Bob et l'Écossais s'étaient envolés aussitôt pour Venise, via Milan. À présent, les deux amis se demandaient ce que leur réservait l'avenir. Bien sûr, tout ce qui leur restait à faire, c'était contacter ce cordonnier vénitien, ce Manrico Busso pour lequel Sabrina leur avait remis une lettre d'introduction. En possession de la seconde partie du document, ils connaîtraient alors l'endroit où se trouvait caché le trésor, et il ne leur resterait plus qu'à aller chercher celui-ci pour le déposer en lieu sûr. Mais sans doute tout ne se passerait-il pas aussi simplement qu'ils l'espéraient. L'héritage des Alferi représentait quelque dix millions de dollars, et une telle fortune ne pouvait manquer de faire des envieux. En outre, la Mafia s'intéressait à l'affaire et elle ne se découragerait assurément pas dès le premier échec. Tôt ou tard il fallait s'attendre à ce qu'elle se manifestât à nouveau.

Morane et Ballantine étaient abîmés dans leurs pensées communes, quand une voix retentit, toute proche :

— Comment qué vous pouvez être soucieux commé ça, signor, quand vous approchez dé Venezia, la plous belle ville dou monde ?

Les deux amis sursautèrent et se tournèrent vers l'homme qui venait de parler. Celui-ci était assis de l'autre côté de l'allée séparant les deux rangées de sièges. C'était un personnage d'une cinquantaine d'années, grand et mince, aux cheveux noirs striés de

gris et habillé avec une élégance discrète. Son visage grave et l'éclat dur de ses yeux contrastaient avec la bonhomie toute méridionale de ses paroles. Quant à sa nationalité, son accent disait assez qu'il était italien.

Bob et son ami échangèrent un bref regard. L'homme avait voyagé avec eux depuis Paris, tentant à chaque instant de lier conversation avec les autres passagers ou avec l'hôtesse de l'air. Visiblement, c'était un de ces individus qui, mû par un esprit grégaire, cherchaient sans cesse la compagnie de leurs semblables pour leur faire partager leurs vues sur les gens et les choses.

Sans laisser le temps à Morane et à Ballantine de répondre à ses propos, l'homme avait enchaîné aussitôt à l'adresse de Morane :

— Jé sais que vous êtes français. Jé vous ai entendu parler à l'hôtesse dé l'air au départ dé Paris, et c'est pour cela qué je vous adresse la parole en français. Jé vécu longtemps à Paris, et jé connais très bien lé français…

Il s'arrêta un instant de parler, puis reprit encore :

— Ainsi, vous allez visiter Venezia ? La plous belle villé dou monde, jé vous l'ai dit, signor. Beaux monuments, mousées, palais pareils à des joyaux, bons hôtels… Si vous n'avez pas déjà réservé vos chambres, jé puis vous conseiller l'hôtel « Gran Canale »…

— Merci de votre amabilité, fit Morane, mais nous avons déjà retenu nos chambres de Paris.

— Dans un bon hôtel j'espère ?

— Le « Savoia & Jolanda », répondit Bob en espérant ainsi mettre fin à une inutile conversation.

Il se trompait pourtant, car son interlocuteur ne se décourageait pas aussi facilement.

— « Savoia & Jolanda », fit l'autre en écho, sur la Riva degli Schiavoni. Pas première catégorie, mais service impeccable. Belle situation près dé la Piazza de San Marco, belle vue sur Isola de San Giorgio Maggiore et sur l'entrée dou Canale della Guidecca…

Discrètement, Bill donna du coude dans les côtes de Morane pour lui souffler dans l'oreille, en anglais :

— Sans doute faudra-t-il l'abattre pour le faire taire…

Mais l'Italien s'était soudain arrêté de parler, comme s'il venait de se rappeler un oubli.

— Mais j'aurais dou mé présenter depouis longtemps. Mon nom est Salvatore Marziano… Tout lé monde connaît Salvatore Marziano à Venise…

Morane et Ballantine n'eurent pas le loisir de se présenter à leur tour. Une voix retentit, diffusée par l'interphone :

— Attachez vos ceintures de sécurité !

Presque en même temps, l'appareil se mit à descendre, tourna au-dessus de la ville dont, sous le soleil de ce début d'après-midi, les toits scintillaient comme autant de joyaux entre lesquels on apercevait de longues coulées d'émeraude liquide. Puis, par-dessus la Laguna Veneta, il glissa vers l'aéroport du Lido et alla se poser doucement sur la piste de ciment.

Quelques minutes plus tard, sans se soucier davantage de l'obligeant mais par trop bavard signor Marziano, Bob et Ballantine se dirigeaient vers les bâtiments de l'aérodrome d'où une embarcation devait, à travers la lagune, les conduire vers la ville elle-même.

*
* *

Comme l'avait déclaré Salvatore Marziano, l'hôtel « Savoia & Jolanda » possédait en effet une très belle situation. Bob décréta même que cette situation était « du tonnerre » car, des fenêtres de leurs chambres communicantes, Bill et lui pouvaient embrasser toute l'étendue des lagunes jusqu'au Lido et même au-delà, où leurs regards se perdaient dans les infinis bleutés de la mer Adriatique. Plus près, l'île San Giorgio Maggiore montrait ses jardins et son église. En se penchant un peu au-dehors, on pouvait apercevoir sur la droite, la cathédrale San Marco pointant vers le ciel son campanile byzantin surmonté d'un ange de bronze.

Après avoir défait leurs valises, Bill et Morane, réunis dans la chambre de ce dernier, entreprirent de bâtir un rapide plan d'action. Jusqu'alors les *mafiosi* ne s'étaient plus manifestés, et ils semblaient avoir les coudées franches. Bill proposa donc de commencer par le commencement, c'est-à-dire de contacter tout d'abord Manrico Busso, le cordonnier ; ensuite, quand on posséderait la seconde partie du document, on partirait à la recherche du trésor lui-même.

Morane ne paraissait pourtant pas de cet avis.

— Non, Bill, fit-il, nous ne commencerons justement pas par le commencement, mais plutôt par la fin.

— Que voulez-vous dire ? interrogea le géant.

— Tout simplement que, quand nous serons en possession du trésor, en admettant que nous réussissions, bien sûr, il nous faudra songer à le mettre aussitôt en sécurité. Voilà pourquoi je vais, avant tout, m'occuper de louer un coffre à la banque. – Il jeta un bref regard à son bracelet montre. – Je crois avoir juste le temps d'arriver avant la fermeture des guichets…

— Je vous accompagne ? interrogea l'Écossais.

Morane secoua la tête.

— Ce ne sera pas la peine, Bill. Reste ici, et surveille la partie du document déjà en notre possession. Demain, nous irons ensemble rendre visite à ce Manrico Busso. Surtout, durant mon absence, n'ouvre la porte à personne qui n'ait montré patte blanche.

— Soyez tranquille, commandant. Je m'arrangerai pour être plus solitaire que saint Antoine dans sa thébaïde. Je ne laisserai même pas entrer Satan pour lui laisser la chance de me tenter…

Persuadé qu'avec un gardien comme Ballantine le fragment de document serait en sécurité, Bob Morane descendit et gagna la Riva degli Schiavoni. À peine était-il parvenu au bord du bassin de San Marco qu'une magnifique gondole au bordage doré et à la proue ouvragée s'approcha du quai. Le gondolier s'adressa à Bob :

— La plus belle gondole de Venise, signor, et les mêmes tarifs que les autres. Où faut-il vous conduire ?

Le Français hésita un instant. Il n’ignorait pas qu’à Venise, ville pour touristes, les prix les plus prohibitifs étaient pratiqués. Pourtant, le gondolier avait dit : « … Les mêmes tarifs que les autres », et cela le décida. Il sauta à bord et s’assit sur l’une des banquettes. Lentement, sous l’impulsion de la longue rame, l’embarcation se mit à glisser sur les eaux calmes du bassin, en direction de l’embouchure du Grand Canal.

— Où faut-il vous conduire, signor ? interrogea à nouveau le gondolier.

— À la banca d’Italia, répondit Bob.

La gondole continua à progresser lentement vers le Grand Canal puis, après avoir passé devant San Marco, elle s’y engagea pour, presque aussitôt, tourner dans un rio secondaire.

— Pourquoi tournez-vous ? interrogea Morane en italien, à l’adresse du gondolier. La banca d’Italia est sur le Grand Canal.

— Je sais, signor, répondit l’homme avec un sourire, mais je prends un raccourci justement pour éviter de devoir faire un détour par la boucle du Grand Canal. Cela vous fera gagner du temps. Les banques vont bientôt fermer.

Satisfait par l’explication du batelier, Morane n’insista pas et se contenta de contempler le spectacle pittoresque s’offrant à ses regards. Ce n’était pas la première fois qu’il séjournait à Venise, mais la vieille ville des Doges avait pour lui un charme toujours renouvelé avec ses vieux palais aux perrons ouvragés, ses églises pareilles à des pièces montées et ses rios aux eaux calmes mirant à la fois les façades des maisons qui les bordaient et les rares nuages du ciel.

Tout à coup, Bob sursauta. Il avait l’impression que, depuis un moment déjà, on aurait dû avoir rejoint le Grand Canal. Le soleil avait disparu derrière les toits et l’on se trouvait sur un rio désert où, seule, non loin de la gondole où se trouvait Morane, en voguait une seconde, occupée par trois personnes et un pilote.

Bob se tourna vers son gondolier.

— Que fabriquez-vous donc ? interrogea-t-il en italien. Je ne vous ai pas demandé de me montrer chaque rio de Venise, mais tout simplement de me conduire au plus vite à la banca d'Italia. Celle-ci doit être fermée à l'heure présente.

Le gondolier haussa les épaules. Il semblait avoir perdu son sourire.

— Que la banque soit ouverte ou fermée, cela n'a plus tellement d'importance, signor…

— Plus d'importance ? fit Morane. C'est vous qui…

Il s'interrompit soudain, car il venait d'apercevoir le revolver que le gondolier, qui continuait à godiller de la main gauche, braquait dans sa direction.

Morane se leva lentement.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? interrogea-t-il. On détrousse les voyageurs maintenant ?

L'autre ne répondit pas. Il cessa de godiller et tira sa rame, puis il s'approcha de Morane et lui colla le canon de son arme sur le ventre.

— Tournez-vous, fit-il.

Bob pivota sur lui-même mais, en même temps, du bras gauche, il chassa l'arme vers l'extérieur, tandis que son poing droit, lancé à la façon d'une masse, atteignait le gondolier à la mâchoire. Déséquilibré, l'homme passa par-dessus le bordage et tomba à l'eau.

Morane n'eut cependant pas le loisir de savourer longtemps son triomphe. Pendant que se déroulait ce bref combat, la seconde gondole s'était approchée. Elle était maintenant bord à bord avec celle où se trouvait Bob et parmi ses occupants, le Français reconnut les deux hommes qui, à Paris, surveillaient son appartement du quai Voltaire.

Alors seulement, Morane comprit avoir affaire à la Main Noire et, désespérément, il chercha le moyen de fuir. Les murs des maisons tombaient à pic dans le rio et il ne pouvait être question de prendre pied en quelque endroit que ce fût. S'échapper à la nage ? Malgré

qu'il fût bon nageur il serait rejoint en quelques secondes par ses ennemis. Quant à fuir avec la gondole à bord de laquelle il se trouvait, il n'y fallait pas songer. Inhabile à manier le lourd aviron, il ne pouvait espérer distancer ses poursuivants.

D'ailleurs, Bob ne trouva pas davantage le temps de songer aux possibilités de fuite s'offrant à lui. Les trois *mafiosi* avaient sauté à bord, pour se précipiter sur le Français. Celui-ci tenta bien de se défendre, et il y parvenait avec succès d'ailleurs, quand le pilote de la seconde embarcation l'assaillit par derrière. Levant une petite matraque de cuir, il l'abattit sur le crâne du Français, qui s'écroula sans connaissance sur le plancher.

Tandis que ses compagnons aidaient le premier gondolier à remonter à bord, un des forbans se pencha sur le corps inanimé de Morane, qu'il fouilla rapidement. Au bout d'un moment, il se redressa.

— Il n'est pas armé, dit-il. Cet imbécile croyait nous avoir semés à Paris, et il n'a pas cru devoir se méfier.

— A-t-il le document sur lui ? interrogea un deuxième bandit.

Le premier eut un geste d'ignorance.

— Je ne l'ai pas fouillé dans cette intention, répondit-il. Cela regarde le Chef, et lui seul. À présent, ficelons notre prisonnier et conduisons-le au *palazzo*. Il est tard déjà, et le Chef doit s'impatienter. C'est moi qu'il a chargé de mener à bien cette expédition, et je ne tiens pas à subir ses reproches pour un simple retard.

Deux des bandits se penchèrent sur Morane et le ligotèrent. Ensuite, ils lui emprisonnèrent la tête dans une sorte de cagoule sans ouverture. Quand cette besogne fut achevée, les gondoles se remirent à glisser doucement sur les eaux calmes du rio.

Chapitre V

Lorsque Bob Morane reprit ses sens, des clapotis lui apprirent que la gondole à bord de laquelle il se trouvait naviguait toujours. Où se trouvait-il ? Depuis combien de temps était-il hors de combat ? Était-ce encore le jour, ou déjà la nuit ? Il n'aurait pu répondre à ces différentes questions. Pieds et poings liés, c'était à peine s'il pouvait se mouvoir et le tissu comprimant son visage l'étouffait à demi et l'empêchait de distinguer quoi que ce soit.

À nouveau, de longues minutes s'écoulèrent, puis un léger heurt apprit au Français que la gondole venait d'accoster. Des mains le saisirent sans douceur aux épaules et aux jambes, et il se sentit soulevé. Aux soubresauts que ses porteurs lui infligeaient, il devina qu'ils gravissaient un escalier, sans doute celui du perron d'une maison. Ensuite, une porte grinça et on le porta le long d'un interminable couloir. Il y eut le grincement d'une seconde porte qui s'ouvrait et, presque aussitôt, on le déposa sur un sol dur.

— Découvrez-lui le visage, dit une voix.

Cette voix, Morane eut l'impression de l'avoir déjà entendue, mais il aurait cependant été bien en peine de dire où et en quelles circonstances.

Le sac de tissu épais qui coiffait Bob fut arraché, et il put se rendre compte qu'il se trouvait dans une vaste salle nue, aux murs couverts de marbre et à la cheminée monumentale sculptée d'écussons et de têtes de dragons. Visiblement, c'était là la grande salle d'un palazzo inhabité depuis longtemps. Deux lampes à pétrole posées sur le sol l'éclairaient seules.

Devant Morane, toujours allongé sur le sol, un homme se tenait debout. Il était grand et mince et portait avec élégance un complet de fine gabardine beige. Sa tête était couverte d'une cagoule de soie noire percée de trois fentes à la place des yeux et de la bouche.

Un rire narquois éclata de derrière la soie et l'homme masqué dit, en excellent français, à l'adresse de Bob :

— Ainsi, voilà le célèbre commandant Morane en mon pouvoir. Hélas ! on ne pèse pas lourd devant un Don de la Mafia.

Bob feignit ignorer cette remarque ironique.

— Que me voulez-vous ? interrogea-t-il.

Derrière la cagoule, la voix se fit plus dure.

— Ce n'est pas à vous de poser des questions, commandant Morane, mais à moi…

— Eh bien, allez-y, dit Bob avec mauvaise humeur. Posez-les, vos questions, et puis allez vous faire couper en huit dans le sens de la longueur si cela vous chante…

L'homme à la cagoule demeura un instant silencieux. Derrière les fentes de la soie, Bob Morane voyait ses yeux sombres briller. Des yeux pareils à des diamants noirs, et qui en avaient l'éclat et la dureté.

— Vous n'ignorez pas ce que je veux savoir, commandant Morane…

Naturellement. Bob ne l'ignorait pas, mais il lui fallait cependant jouer la comédie, gagner du temps pour trouver le moyen de se tirer du guêpier dans lequel il venait de se fourrer tête baissée.

— Je ne comprends rien à ce que vous voulez dire, jeta-t-il. Posez-les donc, vos questions. Je n'aime pas jouer aux devinettes…

— Il ne s'agit pas ici de devinettes. Ce que je veux c'est le trésor des Alferi, et vous le savez…

Un éclat de rire échappa à Morane. Un éclat de rire aussi peu spontané que possible d'ailleurs.

— Le trésor des Alferi ? Rien que ça… Si seulement j'en possédais le secret, il me serait aisé de vous satisfaire. Malheureusement, je suis aussi ignorant que vous à ce sujet…

Le Don ne se démonta pas, et ce fut d'une voix calme qu'il dit à nouveau.

— La signorina Alferi vous communiqua ce secret à Paris et, après avoir fait arrêter mes hommes, vous êtes venu ici avec votre ami, pour récupérer le trésor. Celui-ci m'intéresse. Où se trouve-t-il ?

— Même si je le savais je ne vous le dirais pas, répondit Morane, mais je ne sais rien et ne puis donc vous être d'aucune utilité.

— Nierez-vous être venu à Venise pour le trésor ?

— Je ne le nie pas. Pourtant, je vous affirme à nouveau ne pas en connaître la cachette.

Tout en parlant, Bob Morane réfléchissait intensément. Il devinait qu'il serait inutile de vouloir jeter de la poudre aux yeux du chef de la Main Noire, car celui-ci devait s'y connaître en hommes et en mensonges. Mieux valait donc dire la vérité… en la maquillant un peu bien sûr.

— Écoutez, dit encore Bob à l'adresse du Don, peut-être ne le savez-vous pas, mais le document renseignant la cachette du trésor avait été divisé en deux parties qui, l'une sans l'autre, ne veulent rien dire. Sabrina Alferi a récupéré une de ces parties à Paris. La seconde est ici, à Venise. C'est également lorsqu'elle sera en ma possession que je connaîtrai l'endroit où se trouve le trésor.

— Comment vous arrangerez-vous pour récupérer cette seconde partie ?

C'est ici que Morane jugea utile de « maquiller » la vérité.

— Un homme inconnu de moi, expliqua-t-il, et auquel Miss Alferi a écrit de Paris, doit venir me l'apporter à mon hôtel.

— Êtes-vous certain qu'il ne vous l'ait déjà apportée ?

Bob haussa les épaules dans ses liens.

— Si je vous dis non, vous ne me croirez pas. Au contraire, si je vous disais oui, je mentirais. Alors…

L'homme à la cagoule s'agenouilla et se mit en devoir de fouiller Morane. Il agissait avec méthode et sa dextérité était telle qu'un spécialiste du service des douanes se serait étouffé de jalousie. Bob se sentit heureux d'avoir laissé le premier fragment du document caché dans la doublure de sa valise, à l'hôtel.

Son travail de fouille terminé, l'inconnu masqué se redressa, les mains vides.

— Je suppose, commandant Morane, que même si je vous faisais torturer vous ne me diriez pas où se trouve le trésor.

— Peut-être, dit Bob, si je le savais. Mais je ne le sais pas, et l'on n'a jamais pu faire jaillir de l'eau d'une pierre. Si, pour échapper au supplice, je vous disais quelque chose, ce serait un mensonge, et vous vous en apercevriez tôt ou tard.

Le Chef dodelina doucement de la tête.

— C'est bien ce que je pense, fit-il. La torture n'est pas un moyen en elle-même car, pour y échapper, un homme avoue n'importe quoi, même les crimes les plus imaginaires. Plus rarement, cependant, quand on a affaire à un sujet coriace, celui-ci ne parle pas, soit parce qu'il ne sait rien… Ou parce qu'il ne veut rien dire. De toute façon, le bourreau ne sait jamais exactement sur quel pied danser. Voilà pourquoi je vais employer une autre méthode : faire fouiller votre appartement de l'hôtel « Savoia & Jolanda ». Mes hommes sont experts en ce genre de travail. Si le document se trouve dans votre chambre ou dans celle de votre compagnon, ils le découvriront.

— Mon ami est demeuré à l'hôtel, dit Morane. Ce n'est pas précisément un enfant en bas âge, et il pourrait donner du fil à retordre à vos *mafiosi*.

L'homme à la cagoule eut un haussement d'épaules méprisant.

— Soyez sans crainte, commandant Morane, dit-il, mes hommes connaissent le moyen de venir à bout des plus récalcitrants. Si votre ami veut faire le méchant, tant pis pour lui.

Il se tourna vers ses acolytes, qui se tenaient légèrement à l'écart.

— Portez le commandant Morane dans la cave, ordonna-t-il, et veillez à ce que la porte soit solidement verrouillée.

Trois hommes se levèrent. L'un d'entre eux s'empara d'une lampe et les deux autres, saisissant le prisonnier sous les bras et par les pieds, le soulevèrent. On lui fit traverser un nouveau couloir,

puis descendre un escalier en colimaçon dont le bas était barré par une lourde porte de chêne bardée d'épaisses ferrures.

La porte fut ouverte et Morane déposé sur le sol d'une cave humide. Ensuite, les trois bandits se retirèrent, et le Français se trouva plongé dans des ténèbres totales. Il entendit encore le bruit sinistre des verrous que l'on tirait, puis ce fut le silence.

*
* *

Pendant de longues minutes, Bob Morane était demeuré immobile, l'esprit chargé d'amertume. Pourtant, il n'était pas homme à se laisser aller longtemps au désespoir. Il était tombé tête baissée dans le piège qui lui était tendu par le Chef de la Main Noire, et il lui fallait à présent trouver le moyen de s'en sortir. Mais comment ? Tout à l'heure, quand on l'avait introduit dans la cave, il avait remarqué que celle-ci était fort vaste et que, malgré la lampe, tout le fond demeurait plongé dans l'obscurité.

« Peut-être parviendrai-je à trouver une issue de ce côté, pensa-t-il. Ces vieux palais peuvent parfois offrir bien des ressources aux captifs avides de liberté… »

Au fond de lui-même, Bob ne croyait cependant pas à l'existence d'une issue. Si celle-ci existait, l'homme à la cagoule devait en avoir connaissance, et il aurait pris garde de ne pas faire déposer son prisonnier dans cette cave.

Pourtant, Bob connaissait la puissance de l'espoir, et il prit bien garde de ne pas repousser totalement celui, si vague fût-il, qui venait de germer en lui.

— Avant tout, murmura-t-il, il me faut me débarrasser de mes liens.

Il avait les mains liées derrière le dos, ce qui l'empêchait de ronger les cordes entravant ses poignets. Pourtant, il se souvint avoir remarqué, lors de son entrée, que la voûte de la cave était soutenue par de gros piliers quadrangulaires collés à la muraille. S'il

pouvait s'approcher d'un de ces piliers et frotter ses liens contre l'un des angles, peut-être réussirait-il à recouvrer sa liberté.

Se tortillant à la façon d'un serpent, Bob parvint à la muraille et s'y adossa. Ensuite, il se glissa de côté, jusqu'à ce que son épaule heurtât l'un des piliers. De la main, il tâta l'arête, pour se rendre compte qu'elle était aiguë et offrait des aspérités semblables à des dents de scie.

« Allons, pensa Bob, la chance ne m'abandonne pas tout à fait. Le temps semble avoir travaillé cette pierre à mon intention… »

Lentement, en imprimant un mouvement de haut en bas à ses poignets, il se mit en devoir d'user ses liens sur l'arête. Travail long et fastidieux, mais deux pensées le soutenaient : recouvrer sa liberté et voler au secours de Bill qui, avant longtemps sans doute, se trouverait aux prises avec les *mafiosi*.

Durant combien de temps le Français s'acharna-t-il ainsi sur ses liens ? Il n'aurait pu le dire lui-même. Malgré l'humidité et la fraîcheur du lieu, il était couvert de sueur et, à plusieurs reprises, il dut s'arrêter pour se reposer de sa position inconfortable, soulager un peu ses poignets écorchés par la pierre.

Finalement, ses liens cédèrent et il se retrouva les mains libres. Sans attendre, il détacha ses pieds et se dressa dans les ténèbres. Pendant un moment, il fit jouer ses muscles pour y rétablir la circulation sanguine.

— À présent, murmura-t-il, voyons à explorer notre prison…

Les bras tendus devant lui, traînant ses semelles sur les dalles à la façon d'un aveugle cherchant sa route, Morane s'avança vers le fond de la cave. Il pouvait avoir ainsi couvert une dizaine de mètres, quand il s'arrêta brusquement. Un clapotis, en même temps qu'une sensation de froid et d'humidité aux chevilles, lui apprirent qu'il pataugeait dans l'eau. Il avança de quelques pas encore et le liquide monta le long de ses jambes. Quand il fut immergé jusqu'à mi-cuisses, le niveau demeura stationnaire.

Sans abandonner sa marche d'aveugle, Bob continua à progresser, jusqu'au moment où ses mains heurtèrent chacune un corps dur et froid. Il reconnut les barreaux d'une grille.

Presque aussitôt, Morane sentit son courage l'abandonner. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour se rendre compte que la grille en question, consolidée par des renforcements horizontaux, fermait totalement le passage, car ses barreaux montaient du sol jusqu'à la voûte, sans laisser nul espace libre par lequel un homme eût pu se glisser.

— J'aurais dû m'en douter, fit Bob à voix haute, avec colère. Le type à la cagoule ne m'aurait pas enfermé dans cette cave si la moindre possibilité de fuite avait existé…

Ses mains se crispèrent sur les barreaux, contre lesquels il posa la joue. Le découragement s'empara alors de lui. Il était pris au piège, sans aucun moyen de pouvoir s'échapper.

À l'heure présente, les hommes de la Main Noire devaient s'être rendus à l'hôtel. Qu'était devenu Bill ? Avait-il réussi à les mettre en fuite ou, au contraire, avait-il succombé sous leurs coups ? Bob savait qu'aucune pitié n'était à attendre de la Mafia qui, tant aux États-Unis qu'en Italie, avait bâti sa puissance sur le meurtre et la terreur. Il se mit alors à regretter cette impulsion qui, quelques jours plus tôt, à Paris, l'avait poussé à accorder son appui à Sabrina Alferi. Une fois de plus, son don-quichottisme aveugle le mettait dans une situation sans issue, et Bill avec lui.

« Bill ! pensa-t-il avec désespoir. Bill !… »

À la pensée de son ami aux prises avec les *mafiosi*, mort peut-être, alors que lui-même était condamné à demeurer impuissant, une grande lassitude s'empara de lui.

À travers son existence mouvementée, Bob Morane avait bien souvent vécu des moments tragiques, qu'il avait toujours surmontés. Pourtant, en ce moment, il se sentait réellement plus faible que l'oiseau en cage.

Chapitre VI

« Du sable !… On dirait que cette grille est couverte de sable ! »

Cette pensée était venue à Morane au contact d'une matière granuleuse recouvrant les barreaux, sur lesquels il n'avait cessé de serrer les mains. Il se mit à frotter doucement, et il sentit que la matière en question se détachait, comme si les barreaux eux-mêmes s'effritaient sous ses paumes.

Et, soudain, Bob comprit. Cette matière granuleuse, ce n'était pas du sable, mais de la rouille. Cela faisait des années, des siècles peut-être, que cette grille avait été placée là, et l'humidité du caveau avait attaqué le métal, l'oxydant en profondeur.

Mû par un renouveau d'espoir, Bob saisit l'un des barreaux à pleines mains et tira de toutes ses forces, mais en vain. Il essaya ainsi chacun des barreaux, qui tous cependant résistèrent. Épuisé par la série d'efforts qu'il venait de fournir, il renonça.

— C'aurait été trop beau, murmura-t-il. Malgré les années et la rouille, l'obstacle dépasse encore mes forces. Ah, si Bill était là !…

Mais le géant écossais était loin, et c'était justement pour lui que Bob se sentait inquiet. Tout à coup, une idée lui vint. La partie immergée de la grille devait être plus oxydée encore, et peut-être en viendrait-il à bout de ce côté.

Posant la plante de son pied droit sur le tronçon immergé de l'un des barreaux et s'arc-boutant des deux mains, Morane poussa de toute sa force. Il lui sembla que le barreau pliait sous son pied. Brusquement, rongé jusqu'au centre par la rouille, il céda rompu net au ras de la barre transversale inférieure.

Se baissant, Morane s'assura que l'ouverture était assez large pour lui livrer passage. Après avoir aspiré une bonne goulée d'air, il se laissa glisser alors sous l'eau et passa de l'autre côté de la grille. Là, il se mit à rire doucement. Un rire sans gaieté, commandé seulement par les nerfs.

— Ouf ! dit-il à mi-voix, me voilà hors de la cage. Pourvu que, plus loin, je ne tombe pas sur une seconde grille. Je ne puis espérer jouer toujours ainsi les brise-fer…

Dans les ténèbres, il reprit sa marche de bête aveugle et amphibie. De plus en plus, l'eau montait le long de son corps. Bientôt, il perdit pied et dut se mettre à nager. Cela ne dura guère longtemps cependant car, devant lui, une lueur brilla. Il fit encore quelques brasses et se rendit compte alors qu'il s'agissait du reflet d'un fanal sur l'eau.

Quelques nouvelles brasses et une arche basse se découpa, au-delà de laquelle s'étendait l'onde moirée d'un canal. D'où il se trouvait, Bob pouvait même distinguer les façades des maisons qui le bordaient.

Il s'était arrêté de nager, se contentant d'accomplir seulement les mouvements destinés à l'empêcher de couler. Quel danger l'attendait passé cette arche ? Les *mafiosi* s'étaient peut-être aperçus de sa disparition et, dans ce cas, devinant quel chemin il avait dû emprunter pour fuir, ils devaient logiquement l'attendre à la sortie du souterrain.

Comme il ne pouvait s'éterniser là, Morane décida de tenter sa chance. Se remettant à nager, il passa sous l'arche et déboucha dans le canal, prêt à plonger à la moindre alerte. Rien ne se passa pourtant, et il se mit à nager plus vite, et le plus silencieusement possible, le long des façades à la recherche d'un endroit où il pourrait prendre pied.

À peine avait-il couvert cent mètres de cette façon qu'une gondole attardée déboucha d'un rio secondaire. Elle était toute proche et un fanal éclairait en plein le visage du batelier. Avec soulagement, Bob se rendit compte qu'il ne s'agissait là d'aucun des hommes qui, tout à l'heure, l'avaient assailli.

L'embarcation venait vers lui. Au passage, Morane agrippa le bordage, pour dire doucement, en italien :

— Hé, l'ami !

Le gondolier baissa la tête et, apercevant ce visage inconnu sortant de l'eau, il poussa un léger cri de surprise.

— Que se passe-t-il ? interrogea-t-il. Que faites-vous là ?

À la force des poignets, Morane, tout ruisselant, se hissa à bord.

— Que faites-vous là ? interrogea encore le gondolier.

— Je prenais mon petit bain nocturne coutumier, tout simplement, répondit Morane. Pouvez-vous me conduire à l'hôtel « Savoia & Jolanda », et le plus rapidement possible ? Il y aura un bon pourboire…

À ce mot de « pourboire », le gondolier jugea inutile de demander des renseignements complémentaires sur cette étrange baignade. Il pesa de toutes ses forces sur le lourd aviron, et la gondole se mit à fendre rapidement les eaux d'encre du canal.

*
* *

Sans se soucier de l'effet produit par ses vêtements trempés, Bob avait traversé le hall de l'hôtel, pris sa clé au passage et était monté directement à sa chambre. Là, une mauvaise surprise l'attendait. En son absence, des visiteurs étaient venus, assurément les acolytes de l'homme à la cagoule, et avaient passé les lieux au peigne fin. Tous les tiroirs avaient été ouverts, les cadres soulevés, les vêtements dépliés… Sur le lit, la valise de Morane était ouverte. Bob chercha dans la doublure mais, bien entendu, le premier fragment du document avait disparu.

Pourtant, le Français ne se sentit pas touché par cette découverte car, non seulement, sans le second fragment, les hommes de la Main Noire ne pouvaient espérer découvrir le trésor, mais surtout parce que le sort de Ballantine l'inquiétait bien davantage encore.

Morane se précipita vers la porte de communication et l'ouvrit en appelant à voix haute :

— Bill !… Bill !…

La chambre de l'Écossais avait été fouillée de la même façon que la sienne, et il ne découvrit aucune trace de son ami. Avec

terreur, il pensa : « Sans doute ces bandits l'auront-ils enlevé, pour l'assassiner à leur aise dans quelque coin. »

Il serra les poings, si fort qu'il sentit ses ongles pénétrer dans ses paumes.

— Trop tard ! murmura-t-il. Je suis arrivé trop tard ! Ah, si un jour je tiens ces sacripants à ma merci !…

À ce moment, dans la chambre que Bob venait de quitter, une voix connue dit :

— Par les cornes du vieux Nick, on dirait qu'on a disputé une corrida ici. C'est tout juste si l'on ne s'attend pas à découvrir un matador éventré sous un fauteuil !

Mû par une joie soudaine, Morane regagna sa chambre, au centre de laquelle, Bill Ballantine, ses cheveux roux en bataille, se tenait debout, plus vivant et plus en forme que jamais semblait-il. Le colosse aperçut Morane et poussa un cri d'allégresse.

— Commandant ! Et moi qui suis à votre recherche depuis plus de deux heures. Je n'espérais plus vous retrouver vivant !

— J'en ai autant à ton service, Bill. Je croyais que nos visiteurs t'avaient fait un mauvais parti…

Du regard, l'Écossais embrassa le désordre de la chambre.

— Le fait est qu'ils ont accompli un fameux travail. Par bonheur, je n'étais pas là. Ne vous voyant pas revenir, j'étais allé à votre recherche du côté de la banque. Ces bandits ont profité de mon absence pour faire leur maudite besogne.

— Et ils ont emporté le fragment de document, dit Bob en désignant la valise ouverte sur le lit.

Mais Ballantine secoua la tête.

— Impossible, commandant. Vous l'aviez confié à ma garde, ne l'oubliez pas. Alors, en partant à votre recherche, je l'ai emporté…

Il tira de sa poche une enveloppe scellée et la jeta sur le lit. Aussitôt, Morane se sentit revivre. Bill était vivant, lui-même avait échappé à la Mafia et le premier fragment du document demeurait en leur possession. Non seulement rien n'était perdu mais, au

contraire, en échappant à leurs ennemis, ils venaient de remporter une nouvelle victoire sur eux.

En quelques mots rapides, Bob Morane mit son ami au courant des événements survenus depuis son départ de l'hôtel. Quand il eut terminé, le géant hocha la tête.

— Ainsi, dit-il, les hommes de la Main Noire ont retrouvé notre piste. Mieux, ils se sont remis à faire le méchant. Je suppose qu'à présent il ne nous reste plus qu'à nous évanouir de peur.

— Oui, Bill, fit Morane en riant, évanouissons-nous de peur si tu le juges utile. Ensuite, nous reprendrons les choses par le début…

— Que voulez-vous dire ? interrogea le géant.

— Au lieu de commencer par la fin, nous allons recommencer par le commencement, comme nous aurions dû faire tout d'abord. J'ai voulu sauver la peau de l'ours avant d'avoir tué la bête. Tuons la bête avant tout. C'est-à-dire : mettons-nous en quête du trésor. Il sera temps ensuite de louer un coffre à la banque pour l'y mettre en sécurité. Cette nuit encore, nous allons nous rendre chez Manrico Busso, le cordonnier, afin de récupérer la seconde partie du document…

Chapitre VII

Après leurs dernières aventures de la nuit, Bob Morane et Bill Ballantine avaient décidé de mettre, cette fois, toutes les chances de leur côté. Non seulement ils s'étaient armés mais, en outre, ils avaient confié l'enveloppe contenant le fragment de document au coffre de l'hôtel. Ensuite, Morane s'était renseigné auprès du portier où il pourrait louer un canot à moteur.

— La direction de l'hôtel peut en mettre un à votre disposition, lui fut-il répondu, à condition évidemment que vous déposiez une garantie.

La garantie était assez élevée mais, comme elle devait lui être restituée quand il ramènerait le canot, Bob la versa sans rechigner. De cette façon ni Bill ni lui ne seraient à la merci d'un gondolier qui pouvait fort bien appartenir ou être soudoyé par la Main Noire et, en cas de mauvaise rencontre, il leur serait possible de distancer aisément leurs adversaires.

Une demi-heure plus tard, après avoir soigneusement, sur la carte de la ville, repéré leur chemin à travers le dédale de canaux et de rios, les deux amis quittaient la Riva degli Schiavoni à bord d'une puissante vedette et se dirigeaient vers le Grand Canal. Bientôt, il fallut abandonner ce dernier pour s'engager sur des rios secondaires. Afin de ne pas courir le risque de s'égarer, car Manrico Busso habitait un quartier assez écarté et pauvre, Bob allait à une allure modérée, repérant avec soin chaque détour de son itinéraire.

Les deux amis étaient demeurés longtemps silencieux, jetant des regards attentifs à chaque gondole ou à chaque canot à moteur qu'ils rencontraient. Pourtant, les embarcations étaient assez nombreuses sur les voies d'eau principales et il leur aurait été bien difficile de repérer d'éventuels poursuivants.

Ce fut Bill Ballantine qui, le premier, rompit le silence entre eux.

— Ne croyez-vous pas, commandant, que nous aurions dû, avant de rendre visite à ce Manrico Busso, aller jeter un coup d'œil au palais où vous avez été retenu prisonnier tout à l'heure ? Vous seriez probablement capable d'en retrouver le chemin, et nous pourrions peut-être y faire des découvertes intéressantes.

Mais Morane secoua la tête.

— Je crois que cela serait inutile, dit-il. Il s'agissait là d'un *palazzo* inhabité depuis pas mal de temps et que les hommes de la Main Noire auront utilisé uniquement pour les besoins du moment en s'y introduisant en fraude. Après s'être rendu compte que je m'étais échappé, ils auront vidé les lieux… Ce qui m'intrigue cependant, c'est la voix du Chef. J'ai eu l'impression de l'avoir déjà entendue quelque part, mais sans parvenir à y mettre un nom. Tout ce dont je puis être certain, c'est que le Don parle un excellent français, tout comme il doit sans doute parler un excellent italien et un excellent anglais. Probablement est-ce d'ailleurs un Italo-Américain, comme tous les caïds de la Mafia aux États-Unis.

— Cela ne nous avance pas à grand-chose, fit remarquer l'Écossais. Qu'il soit italien, américain ou même zoulou, cela n'a guère d'importance. C'est son nom qu'il nous faudrait connaître…

Un long moment, Bob demeura silencieux, le front soucieux comme s'il cherchait à se rappeler. Finalement, il secoua les épaules.

— Je ne parviens pas à me souvenir, dit-il. Peut-être cela me reviendra-t-il au moment où je m'y attendrai le moins.

Avec aisance, tout comme il pilotait une voiture ou un avion, il conduisait la puissante vedette le long des canaux et des rios. Par instants, il jetait un regard à la carte épinglée au tableau de bord.

— Nous n'allons plus tarder à arriver, dit-il.

Il fit virer le canot dans un étroit rio bordé de maisons délabrées et de vieux hôtels croulants, pour accoster ensuite, moteur arrêté, à un débarcadère à demi détruit. Après avoir amarré la vedette à une borne, Morane sauta légèrement à terre et désigna une rue s'ouvrant, telle une gueule noire, dans l'épaisseur des vieilles façades.

— C’est ici, dit Bob, au numéro 30 de cette rue. À cette heure, les honnêtes gens sont depuis longtemps couchés. Nous avons donc toutes les chances de trouver Manrico Busso au gîte…

Ballantine avait rejoint son ami. Tous deux, après s’être assuré qu’aucun ennemi ne se manifestait dans les parages, s’enfoncèrent dans la ruelle ténébreuse.

*
* *

La maison où Manrico Busso était censé habiter était une habitation basse, à un seul étage et au toit de tuiles faiblement incliné. Les hautes et étroites fenêtres, à la mode méridionale, étaient fermées par des volets à claire-voie, derrière lesquels aucune lumière ne brûlait.

Durant près d’une demi minute, Bob et Ballantine demeurèrent à contempler la pauvre façade au plâtre écaillé et qui, sous la lueur crue d’un rayon de lune, faisait songer à un visage ravagé.

Finalement, Morane se décida à frapper du poing contre la porte, tout en appelant à voix haute :

— Signor Busso !… Signor Busso !

Seul, le silence lui répondit. Une nouvelle fois, Bob heurta le volet.

— Signor Busso !… cria-t-il encore. Signor Busso !…

Au premier étage, un volet claqua et une voix de femme demanda, sur un ton de courroux :

— Qu’est-ce que vous lui voulez, au signor Busso ? Et, d’ailleurs, qui êtes-vous pour réveiller les honnêtes gens à des heures pareilles ?

Morane et Bill levèrent la tête pour apercevoir une matrone aux cheveux ébouriffés, qui se penchait vers eux.

— Excusez-moi de vous déranger, signora, fit Bob de sa voix la plus courtoise, mais je dois parler de toute urgence au signor

Manrico Busso. Mon nom ne lui dirait rien, mais dites-lui que je viens le voir de la part de la signorina Sabrina Alferi, qui m'a remis une lettre pour lui…

— J'aurais bien du mal à dire quoi que ce soit au signor Busso, répondit la matrone d'une voix un peu radoucie. Le signor Busso a déménagé voilà deux semaines et je ne sais pas où il habite à présent. Je crois qu'il a fait un petit héritage et qu'il a cessé de travailler. C'est tout ce que je puis vous dire…

Une grimace de contrariété plissa le visage de Morane.

— Vous serait-il possible de connaître la nouvelle adresse du signor Busso ? interrogea-t-il.

La femme secoua sa chevelure en désordre.

— Peut-être, signor, dit-elle, mais ce n'est pas certain.

— Si vous parvenez à l'obtenir, fit Bob, communiquez-la-moi à l'hôtel « Savoia & Jolanda ». Demandez monsieur Robert Morane. C'est très urgent. Il y aura une bonne récompense…

Dans la voix de la matrone, la colère monta soudain.

— Ce n'est pas pour recevoir une récompense que l'on rend service aux gens, signor. Bonne nuit signor…

La femme disparut et le volet claqua en se refermant. Morane et Ballantine échangèrent un regard contrit puis, sans insister davantage, ils se mirent en marche en direction du débarcadère.

— J'ai l'impression que c'est raté, n'est-ce pas, commandant ? fit Ballantine au bout de quelques pas. Notre promesse de récompense a effarouché la brave femme.

Bob hocha la tête gravement.

— Cela prouve tout simplement, Bill, que l'argent n'est pas tout dans le monde.

— Bien sûr, bien sûr, mais cela ne nous dit pas comment nous pourrons retrouver ce Manrico Busso. Sans lui, adieu trésor, adieu richesse pour la toute charmante signora Alferi…

— En effet, Bill, en effet. Ah, nous sommes de bien pauvres émissaires ! J'ai fort envie de retourner chez la brave dame pour lui

présenter mes excuses…

— Ce serait inutile, commandant. Elle vous enverrait vous faire pendre ailleurs, et vous ne l'auriez pas volé. Comme vous venez de le dire vous-même, l'argent n'est pas tout dans le monde, et il est bon de s'en souvenir de temps à autre…

Morane ne répondit pas, car il savait les reproches de son ami justifiés, et il ne pouvait que regretter ses paroles malencontreuses.

Les deux hommes étaient parvenus au débarcadère. Ils sautèrent à bord et Bob, après avoir détaché l'amarre, mit le moteur en marche. Lentement la vedette se dirigea vers l'extrémité du rio.

Au moment où elle allait en atteindre le débouché, une grande gondole montée par plusieurs hommes, surgit de derrière l'angle du canal adjacent et se plaça au travers de l'étroit rio, en barrant complètement la sortie. Pour éviter la collision, Bob coupa les gaz.

— Ils veulent vous empêcher de passer, dit Ballantine qui, déjà, avait tiré son revolver.

Mais Bob avait, par une manœuvre habile, fait virer son engin pour le lancer vers l'autre extrémité du rio.

— Une autre gondole ! s'exclama Bill.

En effet, une gondole fermait également la seconde sortie.

— Ils cherchent à nous isoler dans ce rio désert pour nous avoir ainsi à leur merci, fit Bob. Sans doute pensent-ils que nous venons de récupérer la seconde partie du document…

Le Français se mit à rire d'un petit rire silencieux.

— Ah ! ils veulent des émotions, dit-il entre ses dents serrées. Eh, bien, nous allons leur en servir jusqu'à plus soif. Tiens-toi solidement, mon vieux Bill. On pourrait être secoué avant longtemps.

Rasant les façades, Bob lança la vedette à pleine vitesse en direction de la gondole.

— Que faites-vous ? interrogea Ballantine en tentant de dominer de la voix les vrombissements du moteur.

Sans répondre, les mains crispées à son volant, Morane accéléra encore. Le canot était maintenant tout près de la gondole, d'où

partirent quelques coups de feu, mais les balles s'enfoncèrent dans le bordage d'acajou sans faire d'autre mal.

Encore quelques secondes, et la collision aurait lieu. C'est alors que pour éviter la catastrophe, le gondolier, d'un coup de son puissant aviron, fit pivoter légèrement son esquif, laissant ainsi entre le mur et l'étrave un étroit passage dans lequel la vedette, toujours lancée à pleine allure, s'insinua. Quelques instants plus tard, elle était loin.

D'un revers de main, Bill Ballantine essuya la transpiration perlant à son front.

— Ouf ! commandant… Vous m'avez donné chaud. Durant un moment, j'ai bien cru que nous allions nous écraser contre la gondole.

Morane réduisit la vitesse du canot et sourit.

— C'est un vieux truc de pilote, expliqua-t-il. Quand on veut faire rompre le combat à un ennemi avec des mitrailleuses vides, on fonce sur lui à plein gaz. Si l'on a affaire à quelqu'un qui tient à la vie, il s'écarte. Si, au contraire, le pilote d'en face est un dur à cuire, les deux avions se télescopent, et le combat est fini pour tout le monde. J'ai employé cette méthode à de nombreuses reprises durant la guerre. Par chance, je suis toujours tombé sur des adversaires désespérément amoureux de l'existence…

— Et si le gondolier n'avait pas donné ce coup d'aviron, interrogea Ballantine, que se serait-il passé ?

— Nous aurions pris un bon bain, fit Bob avec un haussement d'épaules, et les passagers de la seconde gondole nous auraient recueillis, tout simplement. Mais pourquoi nous mettre martel en tête ? Nous avons réussi à passer, et c'est tout ce qui compte. À présent, regagnons l'hôtel. Nous allons nous octroyer quelques heures de sommeil et, demain, frais et dispos, nous verrons s'il nous serait possible de découvrir le trésor en nous passant de la seconde moitié du testament de Guilio Alferi.

Chapitre VIII

Pour la vingtième fois peut-être ce matin-là, Bob Morane lisait et relisait à haute voix l'unique partie du document que Bill Ballantine et lui avaient en leur possession :

Moi, comte Guilio Alferi ai
en raison des crimes qui ont été
maudit aussitôt après ma mort,
Pour cela, j'ai appelé sur lui
à ce que soit anéanti quiconque
Seule, une femme, qui serait la
pourra rentrer en possession
ainsi de la famille. Pour parvenir jusqu'à
de se rendre à San
Vénitiens, et de gagner le château
de la grande salle de ce château,
il y a une dalle qui peut être
Sous cette dalle existe un
éclairée par un soupirail. Sous
porte en relief trois têtes de
d'enfoncer, le plus profondément
de celui du centre et de presser
trouve au fond. La pierre
du trésor contenu dans un
que la dernière des Alferi
la pierre au moment où
un mécanisme secret, la f
Que celui qui ne respecte pas
les tourments de l'Enfer.

Fait à Venise, en l'an de Grâce 17
Comte Guilio Alferi

Avec lassitude, Morane reposa le fragment de document devant lui. Il secoua la tête.

— Nous n’en sortirons pas, dit-il. Tout cela est écrit en clair, bien sûr mais, tant que nous n’aurons pas la seconde partie de ce testament fantasque, nous ne saurons jamais ce que le comte Guilio a voulu dire. Au lieu de croire à cette vieille histoire de malédiction, le grand-père de Miss Sabrina aurait mieux fait, au lieu de changer le testament de son ancêtre en puzzle, d’aller chercher le trésor là où il se trouve et de le léguer à son fils qui lui-même, après sa mort, l’aurait légué à son tour à sa fille. De cette façon, nous n’aurions pas été lancés dans cette aventure abracadabrante et…

— J’admets avec vous, coupa Bill, que le grand-père de Miss Sabrina était un petit compliqué. Mais le passé est le passé, et nous ne pouvons rien y changer. Tâchons, une fois encore, de passer en revue les éléments que nous possédons. Pour commencer, nous savons de façon précise que le trésor est caché dans un château quelconque…

Morane eut un geste d’impatience.

— Tu viens de le dire. Bill, un château QUELCONQUE, qui doit se trouver non loin d’une ville ou d’un village dont le nom commence par San. Or, selon une très modeste estimation, il doit y avoir plusieurs centaines d’endroits en Italie dont le nom commence également par San. Tu te rends sans doute compte, Bill, où cela nous mènerait de vouloir en faire le tour…

Le Français s’interrompit. Par trois fois, il passa les doigts de sa main droite ouverte dans la brosse de ses cheveux, ce qui était chez lui un signe de totale perplexité.

— Je te ferai remarquer en outre, continua-t-il, qu’à la onzième ligne du document il est question de mystérieux « Vénitiens ». Je me demande ce qu’ils viennent faire là-dedans. Surtout qu’ils doivent être morts depuis le temps où le comte Guilio a rédigé son testament. Il ne suffit pas que la Main Noire se mêle à l’affaire, mais encore des Vénitiens morts sans doute depuis près de deux siècles. Cela ne fait évidemment que compliquer les choses.

— Pourquoi nous désespérer, fit Ballantine. D'habitude, vous êtes plus patient et vous avez déjà dénoué des énigmes autrement compliquées.

— Naturellement, reconnut Bob, mais je me demande si, cette fois, le jeu en vaut la chandelle. Après tout, Miss Sabrina a fort bien vécu jusqu'ici sans le trésor. Elle est jeune, elle peut travailler…

— Bien sûr. Mais elle a également droit à l'héritage de ses ancêtres. Et puis, les hommes de la Main Noire connaissent l'existence de ce trésor et, en cherchant bien, ils finiront peut-être par le découvrir. J'aimerais mettre la main dessus avant eux car, si la fortune des Alferi tombait entre les serres de ces mangeurs de petits enfants, j'en ferais une maladie…

Morane ne répondit pas tout de suite. Pendant de longues secondes il demeura songeur. Finalement, il releva la tête. Une expression de volonté froide s'était peinte sur son visage énergique, bronzé par le soleil de tous les continents, tanné par le vent de toutes les mers.

— Tu as raison, Bill, il nous faut découvrir le secret avant la Mafia. Continuons à étudier le fragment du testament. En épluchant chaque morceau de phrase, en tournant et en retournant chaque mot dans tous les sens, peut-être finirons-nous par trouver enfin la clef de l'énigme.

*
* *

Toute cette journée, Morane et Ballantine l'avaient passée à étudier la moitié du document, mais en vain. Ils s'étaient mis en communication avec l'état civil de Venise, espérant ainsi connaître la nouvelle adresse de Manrico Busso. Mais ce dernier, ayant déménagé depuis peu, n'avait pas encore effectué son changement de domicile.

À présent, le soir tombait. Morane quitta la table devant laquelle Bill et lui se trouvaient assis, et alla faire de la lumière.

— Inutile de se faire d'illusions, dit-il d'une voix morne, nous n'en sortirons pas. Seul, un miracle pourrait nous donner le renseignement que nous cherchons.

— Un miracle ! ricana Ballantine. Autant compter sur la chute des feuilles en plein été. Ce qui me console, c'est que les bachi-bouzouks de la Main Noire n'en savent guère plus long que nous et qu'ils doivent pas mal tirer la langue en songeant au trésor. Cette unique constatation verse un peu d'huile sur mes plaies…

À ce moment le timbre du téléphone posé sur la table de nuit grésilla.

Bob décrocha et dit :

— Allô ?

— C'est la réception de l'hôtel, fit une voix à l'autre bout du fil. Il y a ici un enfant qui demande à voir le signor Robert Morane.

— Faites-le monter, dit Bob.

— C'est que, signor Morane, cet enfant a plutôt l'air d'un petit mendiant.

— Si c'est un mendiant, répondit le Français, je lui ferai l'aumône. Les mendiants ont le droit de vivre, comme les autres hommes. Faites-le monter…

— Tout de suite, signor Morane…

Bob raccrocha et se tourna vers Ballantine, qui le fixait d'un œil interrogateur.

— Il y a en bas un enfant qui veut me voir, expliqua Morane. Je me demande ce qu'il peut bien me vouloir…

— Nous ne tarderons sans doute pas à être renseignés, fit Bill.

Quelques minutes plus tard, on frappait discrètement à la porte de la chambre. Bob alla ouvrir et un gamin d'une douzaine d'années pénétra dans la pièce. Certes, avec ses vêtements déchirés, sa chevelure ébouriffée, il pouvait passer aisément pour un petit mendiant mais, dans ses yeux noirs, se lisaient seulement l'honnêteté et la franchise.

— J’ai un billet pour le signor Morane, lança-t-il d’une voix décidée.

— Je suis le signor Morane, dit Bob.

L’enfant tendit au Français un morceau de papier jaune plié en quatre.

— Ma maman m’a dit de vous remettre ceci, dit-il.

Bob prit le billet et le déplia. Une main malhabile y avait tracé, au crayon bleu, d’une écriture grossière :

Manrico Busso. 25. campo dei Carmini. Venezia.

Une soudaine allégresse s’empara de Morane. Il ne doutait pas que ce fût la femme, à laquelle Bill et lui avaient eu affaire la nuit précédente, qui lui communiquait l’adresse de l’ancien cordonnier. Sans doute avait-elle réussi à l’obtenir d’un quelconque voisin et, une fois de plus, Bob se rendait compte qu’il ne fallait jamais désespérer de la fraternité humaine.

Rapidement, Morane fouilla pour chercher de l’argent, mais le gosse secoua la tête.

— Maman m’a dit de ne rien accepter, signor…

L’enfant tourna les talons et disparut. Pendant quelques secondes, Morane demeura interloqué. Ensuite, il alla refermer la porte et revint vers Ballantine.

— Nous parlions de miracle il y a un instant, dit-il, et le voilà qui se réalise.

Il posa la feuille de papier jaune sur la table, devant l’Écossais.

— Voici la nouvelle adresse de Manrico Busso, dit-il. Malgré la fin un peu brutale de notre entrevue, la brave dame de cette nuit ne nous a pas oubliés…

Le colosse avait jeté un rapide coup d’œil sur le billet. Il lut à haute voix :

— 25, campo dei Carmini…

Il poussa un rugissement de joie et se dressa soudain.

— Que faisons-nous ici ? Nous devrions déjà être en route !…

Il se calma aussi soudainement et son front se fit soucieux.

— Et si c'était une ruse imaginée par les *mafiosi* pour nous attirer dans leurs griffes ?

— Ils n'auraient pas envoyé un enfant, dit Bob. D'ailleurs, comment auraient-ils eu connaissance de notre conversation avec la brave dame en question ?… Mais tu as raison, Bill, mieux vaut nous méfier, car les hommes de la Main Noire ont plus d'un tour dans leur sac. Voilà pourquoi nous allons, cette fois, prendre plus de précautions encore en nous rendant séparément au campo dei Carmini. De cette façon, l'un de nous aura la chance d'y parvenir. Le premier arrivé attendra l'autre chez Manrico Busso, en admettant bien sûr que ce soit bien là sa nouvelle adresse, et nous reviendrons ici ensemble en culbutant nos ennemis si ceux-ci se manifestent…

Une moue plissa le large visage de Bill Ballantine.

— J'aimerais autant que nous ne nous séparions pas, dit-il. Pourtant, commandant, votre plan a du bon et comme, jusqu'ici, au cours des nombreuses aventures que nous avons vécues ensemble, vos avis ont toujours porté leurs fruits, nous l'adopterons. Quand partons-nous ?…

— Immédiatement, fit Morane. Le temps d'établir nos itinéraires respectifs, de te trouver un canot à moteur, et en route pour le campo dei Carmini. Espérons que nous en reviendrons avec le second étui de plomb et le secret du trésor des Alferi…

Chapitre IX

Le campo dei Carmini était une petite place située entre la première boucle du Grand Canal et le canale della Guidecca, véritable bras de mer large de près de cinq cents mètres. Tandis que Ballantine, à bord d'un second canot de louage, passait par le canale della Guidecca, Bob, lui, avait pris le chemin de la ville, par le Grand Canal.

Il faisait nuit et, à cette époque de l'année – on était au début du printemps –, les touristes n'affluant pas encore à Venise, les rios secondaires se révélaient relativement déserts.

Après avoir suivi le Grand Canal sur une distance de six cents mètres environ, Morane tourna à gauche, s'engagea dans le rio San Barnaba et alla amarrer sa vedette derrière l'église des Carmes. Ayant mis pied à terre, il contourna le sanctuaire et gagna le campo dei Carmini. La nuit était douce et un certain nombre de promeneurs traversaient la place. Bob n'eut aucune peine à repérer le numéro 25, à la porte duquel un petit vieillard était assis, fumant sa pipe avec un admirable détachement vis-à-vis des êtres et des choses.

Bob s'approcha du vieillard.

— Pardonnez-moi, signor, dit-il, mais je cherche un certain Manrico Busso. C'est un ancien cordonnier et, si mes renseignements sont exacts, il doit habiter ici depuis fort peu de temps.

Le vieillard leva la tête, ôta la pipe de sa bouche et souffla un nuage de fumée qui aurait fait pâlir d'envie un remorqueur de haute mer.

— Je suis Manrico Busso, dit-il d'une voix calme. Que puis-je pour vous, mon jeune ami ?

Sans répondre, Morane tira de sa poche la lettre que lui avait remise Sabrina Alferi et la tendit à son interlocuteur. Celui-ci

décacheta la missive et lut. Au bout de quelques instants, son visage s'éclaira.

— Sabrina Alferi, dit-il, la petite fille de mon cher vieil ami Benito, qui est allé mourir aux Amériques. Je suppose, signor, que vous venez pour l'étui de plomb, dont la signorina Sabrina parle d'ailleurs dans sa lettre.

Morane hocha la tête affirmativement. À chaque instant, il s'attendait à ce que quelque événement désagréable se produise, car il lui semblait que tout se passait trop bien. « Le calme avant la tempête », songea-t-il. Mais Manrico Busso s'était levé et avait disparu à l'intérieur de la maison. Au bout de quelques minutes, il revint, portant un étui de plomb en tous points semblable au premier. Il le tendit à Morane.

— J'avais peur de mourir avant qu'on vienne me le reprendre, dit-il. Maintenant, je me suis acquitté de la mission de gardien que m'avait confiée mon vieil ami Benito, et c'est là un souci de moins pour mes dernières années…

Bob avait pris l'étui des mains de l'ancien cordonnier. Tout comme sur le premier, un nom était gravé sur l'une des faces : Benito Alferi. Cette fois, Morane ne pouvait en douter, il se trouvait bien en possession de la seconde partie du document. Aussitôt, il n'eut plus qu'une hâte : regagner l'hôtel pour mettre le précieux étui en lieu sûr. Logiquement, il aurait dû attendre Bill, comme il avait été décidé entre eux. Pourtant, il ne s'en sentit pas la patience.

— Un de mes amis va venir bientôt, dit-il à l'adresse de Manrico Busso. Vous le reconnaîtrez aisément, car c'est un géant à l'épaisse chevelure rousse. Vous lui direz que j'ai trouvé ce que nous cherchions et que je suis rentré à l'hôtel où je l'attendrai…

Busso eut un signe de tête affirmatif.

— La commission sera faite, dit-il.

Aussitôt, il se remit à tirer sur sa pipe sans plus se soucier, semblait-il, de ce qui l'entourait. Bob jugea inutile de s'attarder davantage. Après avoir lancé quelques paroles d'adieu au vieillard, il glissa l'étui de plomb dans la poche intérieure de sa veste et se mit en devoir de regagner la vedette.

Comme il contournait l'église des Carmes et atteignait un endroit désert, un homme s'approcha de lui, la cigarette aux lèvres.

— Du feu, signor…

Bob allait répondre qu'il ne fumait pas et passer son chemin, quand il aperçut l'éclair de la lame pointée vers lui. Dans de telles circonstances, il avait l'habitude d'agir d'abord et de discuter ensuite. La main tendue, il frappa d'un coup sec du bout des doigts, l'homme au plexus solaire. Le souffle coupé, les jambes flageolantes, l'autre se plia en deux, lâchant son arme. Un second coup, donné du tranchant de la main derrière l'oreille, le mit définitivement hors de combat.

Sans attendre, Bob se mit à courir en direction du débarcadère. Il savait ne pas avoir eu affaire à un vulgaire malandrin. Les hommes de la Main Noire étaient lancés à ses trousses, il n'en doutait pas, et il n'avait qu'une pensée : fuir au plus vite pour se mettre en sécurité et, avec lui, le précieux étui de plomb.

« Pourvu que la vedette soit encore où je l'ai laissée ! pensait-il en galopant de toute la vitesse de ses longues jambes. Pourvu qu'elle soit encore là ! »

Elle n'avait pas bougé de place. Sans prendre le temps de souffler, Bob sauta à bord, détacha l'amarre et mit le moteur en marche. Quand l'embarcation bondit, à la façon d'une énorme mouche lacustre, à la surface de charbon poli du rio, Bob poussa un soupir de soulagement. Une fois encore, il avait échappé aux entreprises de la Mafia et, comme il avait en sa possession la seconde moitié du document, il pouvait envisager la suite de l'aventure avec sérénité.

*
* *

La joie de Bob Morane devait être de courte durée. Dans l'espoir de rencontrer Ballantine, il avait décidé de passer par le canale della Guidecca. Il venait à peine de couvrir quelques centaines de mètres

dans cette direction qu'il eut soudain l'impression que le bruit d'un second moteur était venu s'ajouter à celui du sien. Il tourna la tête et vit, à une centaine de mètres en arrière, un second canot à moteur. « Bill ! » pensa-t-il. Mais il se détrompa vite. Le canot de son ami était en acajou verni, et celui-ci avait sa coque peinte en blanc.

— Peut-être s'agit-il là de promeneurs nocturnes, tout simplement, murmura-t-il pour se rassurer.

Afin de se rendre compte, il pressa l'allure de la vedette. L'autre, derrière lui, fila plus vite également. Il vira dans un rio secondaire, puis dans un deuxième. Quand il se retourna, le canot automobile blanc était toujours là.

Bob ne douta plus que les hommes de la Main Noire fussent à ses trousses. Cette fois, ils avaient eux aussi délaissé la gondole pour la vedette à moteur. « Sans doute savent-ils que j'ai récupéré la seconde partie du document, pensa Bob. Ils comptent me l'enlever et, ensuite, ils s'arrangeront pour obtenir le premier fragment. Pour cela, il leur suffira de me retenir captif, sans me laisser la moindre chance de m'échapper. Ils menaceront de me mettre à mort et Bill, pour me sauver, leur donnera tout ce qu'ils exigent. »

Bob serra les dents.

— S'ils pensent me posséder ainsi, grinça-t-il avec un mauvais sourire, ils se trompent. On va les engager dans un petit match poursuite dont ils seront les premiers dégoûtés…

Mettant tous les gaz, il fonça en direction du canale della Guidecca. Quand il y fut parvenu, il tourna à gauche et fila le long de la fondamenta del Zattere. Quand il aurait atteint la rive degli Schiavoni et son hôtel, il serait en sécurité, il le savait.

Pourtant, quand il se retourna il lui fallut déchanter. Le canot blanc avait pris légèrement le large et gagnait régulièrement sur lui. Visiblement, son pilote n'était pas un apprenti, et Morane comprit aussitôt son plan.

« Ils veulent me couper la route, songea-t-il, et comme leur engin est plus rapide que le mien, ils n'auront aucune peine à y parvenir. » Tenant le volant d'une main, de l'autre il tâta la crosse du revolver glissé dans sa ceinture. Cependant, il savait que ce n'était pas là

une solution. Il y avait plusieurs hommes à bord du canot poursuivant, plusieurs hommes armés eux aussi de revolvers et qui devaient savoir s'en servir. Comme il se savait le moins fort, Bob comprit que la ruse serait son meilleur moyen de défense.

Il se laissa remonter doucement puis, comme la vedette blanche arrivait à sa hauteur, il coupa soudain les gaz et amorça un virage court. Aussitôt, il fit reprendre de la vitesse à son moteur et, passant à une cinquantaine de mètres sur l'arrière de ses poursuivants, il pointa son étrave vers la grande île de Guidecca, située de l'autre côté du canale. Son plan était de passer derrière l'île en empruntant l'un des rios qui la divisaient et de tenter, en tournant à gauche et en longeant la berge, de se perdre dans les ténèbres. Se coulant alors par le canale della Grazia, entre l'île de la Guidecca et celle de San Giorgio Maggiore, il piquerait droit sur la rive degli Schiavoni et regagnerait son hôtel.

Bob venait déjà de mettre à exécution la première partie de ce plan et s'engageait dans le rio Lungo, qui coupe l'île Guidecca quand, jetant un regard sur le niveau d'essence, il se rendit compte avec terreur que le réservoir de la vedette était presque vide. Il tourna la tête, pour apercevoir le canot de ses poursuivants qui s'était, lui aussi, engagé dans le rio.

Chapitre X

La vedette pilotée par Morane longeait à présent l'île de la Guidecca avec, derrière elle, le second canot qui se rapprochait toujours davantage. Les mains nouées au volant, les cheveux et le visage mouillés par les embruns, Morane jetait de temps à autre un regard au niveau d'essence, qui baissait toujours davantage. Bientôt, il serait à zéro et la vedette s'arrêterait. Ses poursuivants le rejoindraient alors et ce serait sans doute la fin de l'aventure.

— Il me faut faire quelque chose, murmura Bob entre ses dents serrées. Il me faut faire quelque chose…

Tout à coup une inspiration lui vint.

— Et si je recommençais la petite corrida de la nuit dernière… mais pas pour rire, cette fois ?

Il demeura un instant songeur, les traits crispés, tout son corps tendu comme s'il tentait de maîtriser l'engin qu'il conduisait.

« Oui, songea-t-il. C'est là la seule façon de m'en tirer… »

Il braqua soudain à droite et fila en direction du Lido. Puis, il fit virevolter la vedette et la lança vers le canot de ses poursuivants, pour tenter de frapper celui-ci de son étrave et de le couler. Son moteur lancé à fond, l'embarcation du Français bondissait tel un bolide à la surface de l'eau, qu'elle touchait à peine et, seul, un coup de barre du pilote adverse put éviter l'abordage. Le canot de Morane passa à ras de la proue du second. Mais, presque aussitôt, Bob vira à nouveau, se précipitant avec plus de fougue encore sur l'ennemi. À bord de la vedette blanche, il voyait les hommes gesticuler, affolés sans doute par l'audace de leur adversaire qui, de gibier, se faisait chasseur.

Le pied posé sur le bordage, Morane se tenait prêt à sauter à l'instant même où la collision aurait lieu.

Par deux fois encore, le pilote du canot blanc réussit à éviter l'agresseur. Ses occupants déchargeaient leurs revolvers dans sa

direction, mais leur tir, déréglé par le mouvement des deux embarcations, n'atteignait pas son but. À la quatrième tentative, il se révéla que le choc ne pourrait plus être évité. Le pilote de chasse s'était réveillé en Morane, et il réglait ses assauts comme s'il s'était agi d'un combat aérien.

Cette fois, l'étrave de l'agresseur allait atteindre la vedette blanche par trois quarts arrière et, seul, un miracle pouvait empêcher l'abordage. Quand Morane eut la certitude que ce miracle ne se produirait plus – les deux embarcations n'étaient plus qu'à quelques mètres l'une de l'autre, il se dressa et sauta. À cet instant précis, il sentit comme une morsure à l'épaule, et il comprit qu'une balle venait de le toucher. Sans connaître la gravité de sa blessure, il plongea le plus profondément qu'il put et nagea sous l'eau jusqu'à ce que le souffle vint à lui manquer. Quand il émergea, il regarda derrière lui pour apercevoir, à une cinquantaine de mètres en arrière, les deux canots dont l'un, le sien, brûlait. À bord de la vedette blanche, qui n'était plus qu'une épave, les hommes de la Main Noire gesticulaient en jetant de grands cris.

Morane sourit.

— Ces bachi-bouzouks, comme dit Bill, feraient bien de changer de métier. C'est tout juste s'ils sont bons à apprendre le tricot ou à jouer au rami…

Une douleur à l'épaule le fit grimacer, et il se souvint de sa blessure.

— C'est vrai, j'ai du plomb dans l'aile, soliloqua-t-il encore. Ça va être coton de regagner la rive avec une nageoire amochée et cet étui de plomb qui pèse au fond de ma poche…

Jetant un regard en direction de l'île de Guidecca, il se rendit compte que ses attaques contre le canot des *mafiosi* l'avaient mené assez loin de la berge, dont il apercevait les lumières à une distance déjà respectable. Il se tourna encore une fois vers les canots et à la lumière du sien, qui brûlait toujours, il se rendit compte que la vedette blanche s'était retournée et que ses passagers s'y accrochaient désespérément. Ce tableau mit un peu de baume au cœur de Morane et il se mit à nager calmement vers la rive.

Bientôt cependant il se rendit compte, bien qu'il fût excellent nageur, qu'il aurait de la peine à atteindre l'île. L'eau était froide en ce début de printemps et, en outre, sa blessure le faisait souffrir et il perdait pas mal de sang ; en plus, l'enveloppe de plomb, dont il ne pouvait se débarrasser, l'alourdissait considérablement.

Sans perdre courage, Bob continua à progresser sans s'affoler, d'une brasse paisible et parfaitement synchronisée. Parfois, pour changer de position, il se posait de côté à l'indienne, ou encore sur le dos. Lentement cependant, l'eau froide et sa blessure aidant, il s'épuisait et, à plusieurs reprises, il dut faire la planche afin de se reposer.

Il était ainsi étendu à la surface de la lagune, quand il lui sembla percevoir le bruit du moteur d'un canot automobile, dont bientôt il distingua les feux de bord. On eût dit que le canot en question croisait un peu au hasard, comme si son ou ses occupants étaient à la recherche de quelque chose. Bob réalisa alors que, s'il s'agissait d'une seconde vedette pilotée par des gens de la Main Noire, il ne pourrait résister à ceux-ci, qui n'auraient alors qu'à le cueillir.

*

* *

— Commandant Morane !… Commandant Morane !…

Ces appels venaient, au ras de l'eau, jusqu'aux oreilles de Bob, et celui-ci reconnaissait même la voix qui les lançait. Elle était issue du canot à moteur, qui était à présent tout proche.

— Bill !… cria Morane. Bill !… Je suis ici !…

Un phare baladeur promena son faisceau lumineux sur l'étendue noire des eaux. La langue de lumière jaune atteignit finalement le nageur et s'y arrêta.

— Commandant, cria encore l'Écossais, me voici !… J'arrive…

Son moteur tournant au ralenti, le canot s'approcha de Morane, stoppa, et deux larges mains se tendirent. Trois secondes plus tard,

Bob se trouvait hissé à bord tout comme si, au bout des bras de son ami, il n'eût pas pesé plus lourd qu'un bébé au maillot.

Durant plusieurs secondes, Bob demeura assis sur le banc, à reprendre son souffle.

— On peut dire que tu es arrivé à point, mon vieux Bill, dit-il enfin. Je voyais approcher le moment où j'allais boire la grande tasse. Mais comment es-tu ici ?

— En quittant l'hôtel, j'ai emprunté le canale della Guidecca, comme il avait été convenu, expliqua l'Écossais. Arrivé à l'entrée du rio Trovaso, une panne de moteur m'immobilisa durant une demi-heure. Une fois la réparation terminée, j'allais me remettre en route, quand une autre vedette fit irruption dans le canal. Une troisième, peinte en blanc, apparut à son tour, poursuivant selon toute évidence la première, dans laquelle je crus reconnaître votre canot. Aussitôt, je me lançai également à la poursuite, mais ce moulin n'est guère bien rapide, et je dus me contenter de demeurer à la traîne. Après avoir débouché à mon tour dans la lagune, j'assistai à l'abordage. Quand je vis que votre bateau brûlait, je me suis précipité afin de vous recueillir. Pendant de longues minutes, je vous ai hélé et, enfin, vous m'avez répondu… Mais, si je ne me trompe, vous êtes blessé !…

Une large tache sombre marquait le veston de Morane à hauteur de l'épaule. Bill écarta le vêtement, déchira la chemise et, à la lueur du tableau de bord, inspecta la plaie. Au bout d'un moment, il poussa un soupir de satisfaction.

— Ce n'est pas bien grave, dit-il. La balle a pénétré dans le deltoïde et est ressortie aussitôt, sans toucher l'os. Vous avez perdu sans doute pas mal de sang…

Avec un mouchoir et des bandes de toile isolante en guise de sparadrap, l'Écossais confectionna un pansement provisoire.

— Voilà, dit-il, arrivés à l'hôtel, nous soignerons cela dans toutes les règles de l'art et, dans quelques jours, il n'y paraîtra plus. Malheureusement, il n'y a rien à faire pour votre canot. Il faudra en rembourser le prix à la direction de l'hôtel, et un engin pareil cela doit coûter pas mal d'argent…

— Oui, fit Bob avec une mauvaise grimace, cela coûte pas mal d'argent, en effet. Il est même probable que toutes mes économies y passeront…

Il haussa les épaules avec insouciance.

— Bah ! fit-il encore, Miss Sabrina me remboursera quand elle sera rentrée en possession de son héritage…

— Pour cela, fit remarquer l'Écossais, il faudrait que nous réussissions d'abord à découvrir le trésor…

Morane tira de sa poche l'étui de plomb.

— Tu vois ceci, Bill ?

Longuement, le colosse considéra cet objet qui, depuis leur arrivée à Venise, constituait la raison de tous leurs efforts. La surprise semblait l'empêcher de parler.

— Est-ce que par hasard, ce serait ?… finit-il par balbutier.

Bob Morane hocha la tête affirmativement.

— Oui, Bill, fit-il, c'est la seconde partie du document. Manrico Busso habitait bien le campo dei Carmini et, après avoir pris connaissance de la lettre de Miss Sabrina, il m'a remit ce que nous cherchions.

Déjà Bill Ballantine se penchait sur le coffre à outils et en tirait une pince-cisaille. Il prit l'étui de plomb des mains de Morane et entreprit de l'ouvrir, pour en extraire ensuite un morceau de papier plié.

À la lumière du tableau de bord, les deux hommes purent lire :

décidé que le trésor familial,
commis pour sa possession, serait
qui ne saurait plus tarder maintenant.
Les puissances infernales, de façon
tenterait d'en violer le secret.
dernière descendante des Alferi,
de ce trésor qui, par elle, sortirait

ce trésor, il suffira à l'héritière

Paolino, sur les premiers contreforts des Monts
des Aigles. Dans le coin gauche
en faisant face à la cheminée,
soulevée grâce à un anneau de fer.
couloir menant à une salle souterraine

ce soupirail, une pierre de la muraille
lion à la gueule ouverte. Il suffira
possible, le doigt dans la gueule
six fois sur le mécanisme qui se
pivotera alors et découvrira la
coffret de bois bardé

Le côté gauche de la feuille avait été découpé de façon irrégulière. Quant au coin droit, qui manquait, il semblait avoir été rongé par de petites dents pointues, sans doute celles de rats.

Bob Morane et Bill échangèrent un long regard rempli d'espoir et de triomphe.

— Telle quelle, fit Morane, cette partie de document ne signifie pas grand-chose non plus. Pourtant, si je ne m'abuse, ces découpures doivent coïncider avec celles du premier fragment, qui se trouve dans le coffre de l'hôtel…

Déjà, Bill Ballantine n'écoutait plus son compagnon. Il avait remis le moteur en marche et le canot fonçait en direction de la rive degli Schiavoni.

Chapitre XI

D'un geste quasi religieux, rappelant celui du prêtre officiant, Bob Morane rapprocha les deux fragments du document, jusqu'à ce qu'ils coïncidassent parfaitement, et ce fut d'une voix un peu tremblante qu'il se mit à lire :

Moi, comte Guilio Alferi, ai décidé que le trésor familial, en raison des crimes qui ont été commis pour sa possession, serait maudit aussitôt après ma mort, qui ne saurait plus tarder maintenant. Pour cela, j'ai appelé sur lui les puissances infernales, de façon à ce que soit anéanti quiconque tenterait d'en violer le secret. Seule, une femme, qui serait la dernière descendante des Alferi, pourra rentrer en possession de ce trésor qui, par elle, sortirait ainsi de la famille.

Pour parvenir jusqu'à ce trésor, il suffira à l'héritière de se rendre à San Paolino, sur les premiers contreforts des Monts Vénitiens, et de gagner le château des Aigles. Dans le coin gauche de la grande salle de ce château, en faisant face à la cheminée, il y a une dalle qui peut être soulevée grâce à un anneau de fer. Sous cette dalle existe un couloir menant à une salle souterraine éclairée par un soupirail. Sous ce soupirail, une pierre de la muraille porte en relief trois têtes de lion à la gueule ouverte. Il suffira d'enfoncer, le plus profondément possible, le doigt dans la gueule de celui du centre et de presser six fois sur le mécanisme qui se trouve au fond. La pierre pivotera alors et découvrira la

du trésor contenu dans un coffret de bois bardé que la

dernière des Alferi

la pierre au moment

où un mécanisme secret la f

Que celui qui ne respecte pas

les tourments de l'Enfer,

Fait à Venise, en l'an de Grâce 17
Comte Guilio Alferi

Quand il eut terminé sa lecture, Bob Morane releva la tête.

— Tout est clair à présent, dit-il, ou presque…

— Presque ? éclata Ballantine. Mais tout est lumineux ! Nous connaissons de façon précise le nom du village, du château où se trouve caché le trésor. Quant à ces Vénitiens qui vous intriguaient tant, il s'agit des Monts Vénitiens, tout simplement… On peut dire que l'héritage des Alferi, si quelqu'un ne l'a pas déjà déniché par hasard, a pris dès maintenant le chemin de notre poche ou, pour être plus exact, celui de la poche de Miss Sabrina.

— Peut-être, Bill, peut-être, fit Bob en hochant la tête. Pourtant…

Il posa l'index à l'endroit où un coin du document, dévoré par les rats, manquait.

— Pourtant, répéta-t-il, je voudrais savoir ce qui était écrit là. Peut-être était-ce important… Ces mots « mécanisme secret » m'intriguent.

L'Écossais secoua ses lourdes épaules en signe d'insouciance.

— Sans doute était-ce là quelque explication sur la façon de refermer la cachette. En cas de difficultés, nous aurons toujours la ressource de la laisser ouverte… puisque le trésor n'y sera plus. Reste maintenant à situer de façon précise ce village de San Paolino, à moins que ce ne soit une ville…

Morane alla chercher une grande carte routière du nord de l'Italie dans sa valise et l'étala sur la table. Son doigt se posa sur l'emplacement de Venise, puis remonta lentement vers le nord-nord-est, en direction de la ligne de pointillé marquant la frontière suisse. Il ne tarda pas à repérer, entre deux chaînes des Alpes Vénitiennes, le nom de Bellune et, non loin, un point minuscule et des lettres plus minuscules encore : San Paolino.

Un cri d'allégresse, qui tenait de la tyrolienne et du hurlement de guerre des Sioux, échappa à Ballantine.

— Cette fois, commandant, il n'y a pas à douter, nous tenons le bon bout. Quand partons-nous pour San Paolino ?

Bob demeura un instant songeur.

— Pas avant un jour ou deux d'ici, Bill, déclara-t-il enfin. Nous allons devoir louer une voiture. Les Italiens en construisent d'excellentes, taillées à la fois pour la vitesse et la montagne. Un véhicule de ce genre nous sera sans doute d'une grande utilité, car nous devrons probablement nous arranger pour semer les gens de la Main Noire, qui ne manqueront pas de se coller à nos talons comme des huîtres à un rocher. Pour l'instant, tu vas laver ma blessure, la désinfecter à l'aide de sulfamides et y faire un pansement digne de ce nom. Ensuite, quelques bonnes heures de sommeil ne nous feront pas de mal…

*
* *

Ces « quelques bonnes heures de sommeil » dont avait parlé Morane devaient être couronnées par un de ces cauchemars dont notre héros possédait le secret exclusif. Il rêva qu'il était prisonnier dans une grande pièce noire, dont la porte était pourtant grande ouverte mais dont le plancher était garni d'invisibles boutons de sonnerie. Quand il tentait de fuir, il marchait inévitablement sur l'un des boutons et un violent bruit de sonnerie retentissait. Alors, un gardien apparaissait et lui assenait un grand coup de gourdin sur le crâne.

Lors d'une de ces tentatives d'évasion, le bruit de sonnerie fut si violent que Bob s'éveilla. Sa tête lui faisait mal et le téléphone, placé sur la table de nuit, sonnait à trouer les murs.

Encore à demi plongé dans le sommeil, Morane décrocha.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-il. A-t-on idée de réveiller les gens en pleine nuit…

— C'est la réception de l'hôtel, signor, répondit une voix à l'autre bout du fil. Il est sept heures du matin, et on vous demande de Paris.

— De Paris ? fit Morane, qui se réveillait lentement. Passez-moi la communication…

Il y eut quelques secondes d'attente, puis un bref grésillement, et quelqu'un demanda, très loin :

— Bob ?… C'est vous, Bob ?

Morane sursauta. Il lui avait semblé reconnaître la voix, mais sans être tout à fait sûr.

— C'est ici Bob Morane, en effet, répondit-il. Mais qui parle ?

— C'est Aristide. Aristide Clairembart…

— Vous, professeur ? Que se passe-t-il ?…

— J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Miss Alferi…

À l'autre bout du fil, l'archéologue parut hésiter.

— Qu'y a-t-il avec Miss Alferi ? interrogea Bob. Voyons, parlez, professeur…

Clairembart se décida soudain.

— Elle a été enlevée cette nuit. Jérôme et moi avons entendu crier. Le temps de nous lever et de nous précipiter, il était trop tard. Nous avons vu les feux d'une voiture disparaître dans la nuit. Quant à la chambre de miss Sabrina, elle était vide. Sur la table de nuit, nous avons trouvé une feuille de papier sur laquelle était dessinée une petite main noire…

— La Main Noire ! s'exclama Bob. Ils ont donc retrouvé la trace de notre protégée ! Comment y sont-ils parvenus ? Voilà ce que je me demande… Mais, à présent que le mal est fait, il est trop tard. Ce qu'il faut, c'est tirer Miss Sabrina des griffes de ces bandits.

— Ne croyez-vous pas que sa vie soit en danger ? demanda Clairembart.

— Je ne le pense pas. Ils vont s'en servir comme monnaie d'échange, tout simplement. Sans doute le chef des *mafiosi* sait-il que Bill et moi connaissons le secret du trésor. Sans doute va-t-il nous proposer de l'échanger contre la liberté de Miss Sabrina…

— Et vous allez accepter ce marchandage, Bob ?

— Sans doute. À moins que je ne trouve le moyen de délivrer notre protégée sans rien donner en échange.

— Pour cela, il faudra que vous reveniez à Paris.

— Non, car, à mon avis, nos ennemis vont conduire Miss Sabrina ici, à Venise. Ils nous feront alors signe pour débattre les conditions du marché. Je crois plutôt que vous devriez venir, vous, professeur, à Venise. Bill et moi pouvons avoir besoin de votre aide.

— Naturellement, je suis à votre disposition, Bob, répondit le savant. Dès neuf heures, ce matin, je me rendrai au consulat italien pour obtenir un visa d'urgence, et je prendrai le premier avion. Avec un peu de chance, je pourrai être à Venise ce soir ou demain matin au plus tard.

Les deux correspondants raccrochèrent simultanément. Bob Morane était à présent parfaitement réveillé. La colère l'habitait. Après avoir risqué sa vie pour entrer en possession des deux parties du document, il allait peut-être devoir, pour sauver la vie à Miss Alferi, la remettre au chef de la Main Noire, et avec eux le trésor. D'habitude, Bob ne cédait pas au chantage, mais celui-là auquel, croyait-il, allait se livrer le mystérieux Don, n'était pas de ceux auxquels on résiste, car une vie humaine en était l'enjeu.

Chapitre XII

Il était passé midi et, toute la matinée, Bob Morane, Bill Ballantine et le professeur Clairembart étaient demeurés les yeux fixés sur le poste téléphonique, dans la chambre de Morane, attendant l'appel du chef de la Main Noire qui, si leurs prévisions se révélaient exactes, leur proposerait d'échanger le secret du trésor des Alferi contre la liberté de Miss Sabrina.

C'était deux jours plus tôt que l'archéologue avait téléphoné de Paris et, depuis, l'ennemi ne s'était toujours pas manifesté.

— Mais qu'attendent-ils donc ? fit Ballantine avec une rage contenue dans la voix, qu'attendent-ils donc ? Je préférerais une bonne bagarre, même si elle devait me coûter la vie, à cette inaction forcée…

Le géant ouvrait et refermait nerveusement ses mains, large chacune comme une roue de brouette, ou presque.

— Et si vous vous étiez trompé, commandant ? dit-il encore. S'il n'entrait pas dans leurs intentions de se servir de Miss Sabrina comme monnaie d'échange ?

Morane secoua la tête.

— Je ne puis m'être trompé, dit-il, sinon pourquoi les *mafiosi* auraient-ils kidnappé notre protégée ? D'autre part, ils doivent savoir à présent que nous possédons les deux parties du testament du comte Guilio. Pourquoi, depuis deux jours, n'ont-ils encore rien tenté pour se les approprier ? Tout simplement parce qu'ils savent qu'ils arriveront à leurs fins sans mal, et c'est Miss Sabrina qui leur en donnera le moyen.

— Mais dans ce cas, interrogea le professeur Clairembart, pourquoi n'appellent-ils pas ou n'envoient-ils pas de message ?

Morane eut un geste qui concrétisait son ignorance.

— Je ne suis pas dans les secrets du Don, fit-il. Peut-être veut-il jouer à la petite guerre des nerfs. Peut-être aussi Miss Sabrina n'est-

elle pas encore arrivée à Venise…

À ce moment, le téléphone sonna et les trois hommes s’entre-regardèrent avec espoir. La barbiche de chèvre du professeur se mit à trembler d’émotion et les énormes battoirs de Ballantine furent soudain agités d’un tremblement convulsif. Seul, Bob semblait garder son calme mais, intérieurement, il se sentait comme une cartouche de dynamite sur le point d’exploser. Il se leva, décrocha le combiné et demanda d’une voix qu’il s’efforçait de rendre indifférente :

— Allô ? Qui est à l’appareil ?

— Le signor Robert Morane ? interrogea quelqu’un en italien.

— Lui-même…

— C’est ici la cuisine de l’hôtel, signor. Faut-il vous servir à déjeuner dans votre chambre, pour vous et vos amis, comme les jours précédents, ou descendrez-vous dans la salle à manger ?

— Nous mangerons dans ma chambre, fit Bob avec une lourde colère. Et veillez à ne plus me déranger pour des motifs aussi futiles. J’attends une communication d’une extrême importance…

— Oui, signor… Excusez-nous, signor…

Bob raccrocha sèchement et se retourna vers ses amis.

— Fausse alerte, dit-il. Ah, si seulement je pouvais me souvenir où j’ai déjà entendu la voix du Don ! Peut-être pourrions-nous situer ce dernier, savoir qui il est et passer à l’attaque…

— Peut-être avez-vous cru reconnaître une voix, Bob, glissa Clairembart. Après tout, il doit y avoir bien des voix qui se ressemblent.

— En effet, professeur, mais vous ne m’enlèverez pas de l’idée que j’avais déjà rencontré le Don en question quelque part. Sinon, pourquoi aurait-il dissimulé son visage lorsque ses hommes m’ont mené à ce palazzo abandonné ? D’ailleurs, nos adversaires paraissaient bien renseignés sur nos faits et gestes. Par exemple, quand nous avons débarqué ici, ils ont immédiatement posté un des leurs, déguisé en gondolier, en face de cet hôtel, comme s’ils savaient où Bill et moi allions descendre. Or, il n’y avait que nous

trois et Miss Sabrina qui savaient que nous avions retenu des chambres au « Savoia & Jolanda ».

Ballantine paraissait soucieux.

— Vous souvenez-vous de cet homme, commandant Morane, – comment s'appelait-il encore ? – auquel vous avez parlé dans l'avion, juste comme nous allions arriver à Venise ? Quand il nous a conseillé de descendre à l'hôtel « Grand Canale », vous lui avez répondu, pour en être débarrassé, que nous avions déjà retenu nos chambres au « Savoia & Jolanda ».

Morane avait sursauté, comme si on venait de le brûler avec un fer rouge.

— Le signor Salvatore Marziano ! s'exclama-t-il. C'est bien cela. Le chef de la Main Noire avait la voix du signor Salvatore Marziano. Il en avait d'ailleurs aussi la prestance, l'allure élégante et racée… Comment ai-je pu être bête à ce point ?

— Eh, minute, commandant ! dit Ballantine. Vous m'avez affirmé que le Don parlait un français parfait, sans accent. Souvenez-vous que le signor Marziano le parlait, lui, à peu près comme une vache néo-zélandaise parle l'anglais.

— Peut-être était-ce tout simplement pour mieux nous donner le change, Bill. Avec son accent d'Italien de comédie, le signor Marziano nous a paru bien inoffensif, avouons-le…

De longs instants, il demeura songeur, puis il dit encore :

— Il nous faut en avoir le cœur net, savoir sans retard si ce Marziano et le Don de la Main Noire ne font qu'un. Je vais me renseigner aussitôt…

— Comment allez-vous vous y prendre, Bob ? interrogea Clairembart.

Morane ne répondit pas. Il alla au téléphone et décrocha.

— Je voudrais un numéro à Paris, dit-il quand il eut obtenu une réponse. Opéra 02-44. Le signor Jean David en préavis d'appel… C'est très urgent…

Morane raccrocha, l'air soucieux, et ses amis se gardèrent bien de l'interroger. Au bout de dix minutes, la sonnerie retentit. Bob

décrocha à nouveau et, après quelques instants, Ballantine et Clairembart l'entendirent qui disait :

— Allô, c'est toi Jean ? Ici c'est Bob… Bob Morane…

— …

— Non, je ne suis pas à Paris. Je t'appelle de Venise…

— …

— Ce que je fais à Venise ? Ce serait trop long à t'expliquer. J'ai un service urgent à te demander.

— …

— Voilà de quoi il s'agit. Je voudrais savoir si, parmi les passagers qui, au début de ce mois, se sont embarqués à New York à destination du Havre, il y avait un certain Salvatore Marziano. Si ce que je pense est exact, une Miss Sabrina Alferi devait voyager sur le même bateau, mais sans doute parmi une autre catégorie de passagers.

— …

— Oui, c'est très urgent. Renseigne-toi auprès des autres compagnies si c'est nécessaire, et rappelle-moi le plus vite possible ici à Venise. Je suis à l'hôtel « Savoia & Jolanda ». Le téléphone est Venise 24130. J'attends ta réponse avant ce soir. Et merci d'avance…

Après avoir reposé l'émetteur-récepteur sur sa fourche, Bob revint vers ses deux compagnons.

— Jean David est un ami, chef de service au bureau des passages de la Compagnie Générale Transatlantique. S'il y avait un Salvatore Marziano sur le même bateau que celui sur lequel Miss Sabrina est venue en Europe, nous tenons notre homme.

Ce fut une heure plus tard, comme les trois amis terminaient de déjeuner, que le téléphone sonna. Bob s'y précipita et décrocha. Aussitôt, la voix du standardiste de l'hôtel demanda :

— Le signor Robert Morane ? On vous demande de Paris…

Il y eut une suite de grésillements et une autre voix, plus lointaine celle-là, retentit :

— C’est toi, Bob ? J’ai ton renseignement… Il y avait en effet un passager du nom de Salvatore Marziano à bord du Liberté, qui a quitté New York le 2 à destination du Havre. Il occupait une cabine de première classe. Il y avait aussi une Miss Sabrina à bord, mais elle voyageait en classe touriste, elle… Ces renseignements te suffisent ?

— S’ils me suffisent ? Ils me comblent d’aise. Quand je rentrerai à Paris, je t’offrirai à dîner dans un de ces restaurants dont tu me diras des nouvelles. À bientôt, mon vieux, et merci…

Morane interrompit la communication et se tourna vers Ballantine et Clairembart.

— Je ne me trompais pas, dit-il. Marziano voyageait à bord du même bateau que Miss Sabrina. Il y a donc quatre-vingt-dix-neuf chances et demie sur cent que le chef de la Main Noire et lui soient une seule et même personne.

— Et s’il s’agissait d’un simple hasard ? fit Ballantine. Morane sourit.

— Le signor Salvatore Marziano aurait voyagé sur le même bateau que Miss Sabrina, dit-il, puis avec nous et, en outre, il aurait la voix et la prestance du chef de la Main Noire. Le hasard a bon dos, je le sais, mais quand même… Il nous reste maintenant à savoir où niche ce Marziano. Il nous a affirmé être très connu à Venise, et sans doute ne sera-ce pas trop difficile d’obtenir des renseignements sur lui, à condition bien sûr de trouver un informateur digne de confiance.

— Je crois pouvoir vous rassurer à ce sujet, Bob, déclara Clairembart. Je connais, ici à Venise, un certain professeur Marvini. C’est un vieil archéologue auquel j’ai rendu, au point de vue professionnel, d’appréciables services. S’il est en ville, il acceptera de nous recevoir aujourd’hui même et, comme il connaît toutes les personnalités de Venise, il pourra sans doute nous tuyauter sur cet énigmatique Marziano. Je vais lui téléphoner sur-le-champ afin de prendre rendez-vous…

*
* *

Le professeur Marvini habitait un petit *palazzo* non loin du palais des Doges, c'est-à-dire à une distance relativement courte de l'hôtel « Savoia & Jolanda ».

Marvini lui-même était un grand vieillard, âgé de soixante-dix ans environ, aux cheveux d'un blanc de neige qui contrastait avec le teint foncé de sa peau brunie par des années de soleil. Il reçut Clairembart et ses amis dans un vaste bureau de style Renaissance, encombré de vestiges archéologiques rapportés de tous les coins du monde.

Quand Clairembart eut cité le nom de Salvatore Marziano, Marvini fit la grimace.

— Vous vous attaquez là à un personnage bien dangereux, dit-il. Certes, Marziano a toutes les apparences d'un personnage honorable. Il possède de grosses usines en Italie et exporte pour plusieurs centaines de millions de lires de marchandises chaque année vers les États-Unis, où il passe la moitié de son temps. Pourtant, ces activités commerciales en cacheraient d'autres, moins orthodoxes celles-là, car Marziano serait en réalité le grand chef occulte de la Mafia, tant ici en Italie qu'aux États-Unis. Naturellement, on n'a jamais rien pu prouver contre lui et, dans notre pays, les sociétés secrètes inspirent un tel respect que la police elle-même préfère souvent fermer les yeux. D'ailleurs, la Mafia, ou la Main Noire si vous préférez, possède des complicités dans tous les milieux, tant en Europe que de l'autre côté de l'Atlantique, et c'est à son aise que Marziano peut continuer son trafic de drogue à destination de l'Amérique, où il contrôle également l'Unione Siciliano, cette association de malfaiteurs qui met les États-Unis en coupe réglée. Naturellement, la police fédérale mettra tôt ou tard fin aux agissements du signor Marziano mais, en attendant, il demeure tout-puissant, et il est sage de se méfier de lui, car il n'hésite pas à faire assassiner ceux qui osent se dresser sur son chemin.

— Peut-on savoir où il habite, ici à Venise ? demanda Morane.

— À vrai dire, répondit le savant, il n’habite pas Venise même, mais la terre ferme, où il possède une grande villa au bord de la mer, à San Giuliano, non loin du débouché du Ponte de la Liberta. Cette villa, la Villa des Roses, a appartenu jadis à un dignitaire du parti fasciste, et elle est entourée de hauts murs. D’après ceux qui y auraient pénétré peu après la fin de la guerre, elle serait agencée comme une véritable forteresse, avec passages secrets, caves blindées et tout le reste…

Quand, une demi-heure plus tard, Bob Morane, Bill Ballantine et Aristide Clairembart se retrouvèrent au-dehors, dans la gondole qui les reconduisait à leur hôtel, ils en savaient assez sur Salvatore Marziano et sur son repaire pour pouvoir envisager de passer à l’attaque.

De retour à l’hôtel, ils firent un rapide plan de combat. Il semblait, selon toute apparence, que les hommes de la Main Noire avaient cessé de les surveiller.

— Ils ont mis Miss Sabrina en leur pouvoir et pensent nous tenir de cette façon, fit Morane. Pourquoi nous surveilleraient-ils encore, quand ils savent que nous connaissons le secret du trésor et que nous ne pouvons en user sous peine de compromettre l’existence de la jeune fille ? Quand Marziano le jugera bon, il nous fera signe et, alors, nous serons obligés de passer par ses conditions. Voilà pourquoi il nous faut agir sans retard.

— Que comptez-vous faire, Bob ? interrogea Clairembart.

— Avant tout louer une voiture rapide et nous assurer que, réellement, nous ne sommes plus surveillés. Alors, cette nuit, Bill et moi quitterons Venise et gagnerons la terre ferme en direction de San Giuliano. Je voudrais jeter un coup d’œil à cette fameuse Villa des Roses…

— Prenez garde, Bob, dit Clairembart, ces roses-là doivent avoir plus d’une épine.

— Je n’en doute pas, professeur, mais Bill et moi nous nous arrangerons pour ne pas être piqués…

La sonnerie du téléphone fit sursauter les trois hommes. Bob laissa le timbre vibrer pendant une dizaine de secondes, puis il alla

décrocher.

— Commandant Morane ? demanda une voix, dans laquelle Bob reconnut aussitôt celle du Don, alias Salvatore Marziano.

— Lui-même, répondit Morane.

La voix reprit.

— Nous avons eu une petite conversation ensemble, voilà quelques jours, dans un palazzo abandonné, et je voudrais bien que nous la reprenions là où nous l'avons laissée. Vous savez, le trésor des Alferi m'intéresse toujours, et j'ai un petit marché à vous proposer. Vous ne voudriez pas sans doute qu'il arrive quelque chose à cette pauvre Miss Sabrina. Une si jolie personne, et si jeune…

— Je crois, en effet, fit Morane, que tout doit être remis en question. Pourtant, s'il était dans mes plans de m'approprier le trésor des Alferi, votre otage ne vous servirait pas à grand-chose. Une vie humaine ne pèse pas lourd auprès de dix millions de dollars…

Le rire du chef de la Main Noire fit penser à un bruit de friture.

— Vous l'avez dit, commandant Morane, une vie humaine ne pèse pas lourd auprès de dix millions de dollars. Du moins en ce qui me concerne. Pour vous c'est autre chose. Bob Morane, le dernier des chevaliers sans peur et sans reproche, le protecteur des veuves et des orphelins ! Votre réputation est bien établie, commandant, et cela met un fameux atout dans mon jeu…

Bob mit un instant avant de répondre :

— C'est bien, vous avez gagné. Pour sauver Miss Alferi je passerai par n'importe quelle de vos conditions, et vous ne l'ignorez pas. Pourtant, avant de m'entendre avec vous, je voudrais savoir à qui j'ai affaire. Vous connaissez mon nom ; je voudrais connaître le vôtre…

À nouveau, le rire du Don grinça.

— Ne soyez pas trop curieux, commandant Morane. Moins vous en saurez, mieux cela vaudra. Demain, je vous ferai savoir comment traiter l'affaire.

— J'attends vos ordres, dit Morane avec une soumission feinte.

Un déclic lui apprit que son correspondant avait mis fin à la communication. Il raccrocha à son tour et se tourna vers ses amis.

— Le signor Marziano croit jouer au chat et à la souris, mais nous connaissons son nom et son repaire, et il l'ignore. Cela nous procure un certain avantage. Cette nuit, j'irai lui rendre une petite visite, pour m'assurer si Miss Sabrina se trouve bien prisonnière à la Villa des Roses. Alors, si le sort nous est favorable, je m'arrangerai pour la libérer sans rien donner en échange. Vraiment, ce serait trop triste si le trésor des Alferi tombait entre les mains de ce forban de Marziano, que le diable emporte !

Chapitre XIII

La voiture – une petite Alfa-Roméo de sport, taillée pour la vitesse – roulait tous feux éteints le long d'un chemin de campagne bordé de pins et d'eucalyptus. Il y avait un quart d'heure à peine que Bob Morane et Ballantine avaient quitté San Giuliano, et ils ne devaient plus être très loin à présent de la Villa des Roses, qu'ils avaient eu soin de repérer avec précision sur la carte routière.

— Il serait prudent de nous arrêter ici, fit Morane. Le bruit du moteur pourrait attirer l'attention des habitants de la villa. Nous ferons le reste du chemin à pied…

Ballantine, qui tenait le volant, alla garer la voiture à l'abri des arbres, de façon à ce qu'elle restât invisible de la route. Les deux hommes mirent pied à terre, et s'avancèrent le long du chemin de terre éclaboussé par la clarté crue de la lune. Dans la mesure du possible, ils tentaient de demeurer dans l'ombre des arbres afin de ne pas se faire remarquer par un éventuel gardien. Au bout de dix minutes, ils atteignirent un second chemin de terre, qui s'embranchait à angle droit au premier.

— Nous sommes sur la bonne voie, murmura Morane. Dans quelques minutes, nous arriverons en vue de la villa…

Ils s'engagèrent sur le second chemin. Celui-ci s'enfonçait à travers les bois et l'obscurité devint bientôt totale. Cependant, toujours pour ne pas courir le risque d'être repérés, Morane et son compagnon évitaient de faire usage de leurs lampes de poche. Par bonheur, au cours de leurs existences aventureuses, ils avaient acquis une certaine habitude de se déplacer dans les ténèbres. En outre, ils étaient chaussés de souliers de toile, à semelles de crêpe, et avançaient sans bruit.

Au bout de cinq nouvelles minutes de marche, ils sortirent du bois. Là, le chemin bifurquait et longeait un épais mur de pierre, haut de quatre mètres environ.

— Voilà l'enceinte de la villa, souffla Bob. Telle quelle, elle me fait plutôt songer à un château moyenâgeux. Cherchons la porte…

Ils trouvèrent celle-ci deux cents mètres plus loin. C'était un gigantesque portail de fer, à deux battants, et il aurait fallu au moins un char de quarante tonnes pour parvenir à l'enfoncer.

— Rien à tenter de ce côté, fit Ballantine. Tout ce qui nous reste à faire, c'est escalader la muraille.

Ils s'écartèrent de la porte et le géant, s'appuyant au mur, présenta ses mains jointes à son compagnon. Bob posa le pied sur ce degré improvisé et, aussitôt, il se trouva élevé, par la seule force des bras de son ami, à deux mètres au-dessus du sol.

— Prenez garde aux tessons de bouteilles, souffla Ballantine.

Bob leva les bras au-dessus de sa tête et atteignit le faîte du mur. Doucement, il tâta celui-ci, mais ses doigts rencontrèrent seulement la pierre lisse. Il s'agrippa alors, effectua un rétablissement rendu pénible par son épaule blessée, et se retrouva à califourchon sur la muraille. D'où il se trouvait, il pouvait apercevoir, au fond d'un vaste parc aux pelouses éclairées par la clarté lunaire, une grande bâtisse en forme de cube, qui lui sembla coulée d'une pièce dans le béton…

Se couchant à plat ventre, Bob tendit la main à Ballantine et l'aida à venir le rejoindre. Ce ne fut naturellement pas une petite affaire que de hisser les cent dix kilos du géant, mais Ballantine, avec sa force, ne représentait cependant pas un poids mort et, après une série d'efforts frénétiques, il parvint à atteindre à son tour le faîte de la muraille. Couchés à plat ventre, tous deux inspectèrent la lointaine villa.

— La Villa des Roses, fit Bill. Et comment !… Cela ressemble plutôt à une casemate du mur de l'Atlantique. Si nous allions jeter un coup d'œil de plus près.

— J'irai seul, dit Morane. En cas de coup dur, j'aurai besoin de ton aide pour repasser le mur. Tu es le plus fort, et tu n'auras aucun mal à me hisser.

— En somme, souffla le colosse, tout ce que je représente pour vous, commandant, c'est une parfaite machine humaine. Du muscle

à revendre, mais pas de cervelle…

Sans paraître avoir entendu la remarque désabusée de Ballantine, Bob se laissa glisser de l'autre côté du mur. Quand il eut touché le sol, il demeura un instant accroupi, tous les sens aux aguets. Comme aucun bruit ne lui parvenait, il s'affranchit et se glissa à travers des massifs d'arbustes. Il avançait lentement, tâtant à chaque pas le sol de la pointe du pied dans la crainte des pièges à loups. Il arriva néanmoins sans encombre à la limite des pelouses. Là, il s'immobilisa, à cent mètres à peine de la « villa », dont plusieurs fenêtres étaient éclairées. En quelques secondes d'une course rapide il pouvait atteindre la maison. Pourtant, il hésitait, car la lumière de la lune était trop vive et un veilleur, posté à une fenêtre, n'aurait eu aucune peine à le repérer.

Tout en demeurant à l'abri des arbustes, Bob se mit en devoir de contourner la villa, dans l'espoir de trouver, de l'autre côté, un chemin mieux abrité.

Déjà, il avait parcouru plusieurs centaines de mètres, quand il s'arrêta à nouveau. Un bruit tout proche avait attiré son attention : celui de la mer frappant les rochers. Il comprit alors que l'arrière de la villa plongeait à pic sur la lagune et qu'il était inutile de tenter de la contourner.

« Je vais donc devoir me décider à traverser ces pelouses », pensa Bob avec un enthousiasme relatif. Il allait s'y résoudre, quand il se rejeta en arrière. Un homme venait de sortir de la villa. Sous son bras gauche, il serrait une carabine et sa main droite retenait, par une chaîne, un énorme chien-loup à l'aspect féroce.

Cette fois, Morane sentit un petit frisson lui parcourir l'échine.

— Les chiens, murmura-t-il. Je n'avais pas songé à cela…

Par bonheur, ni l'homme ni la bête ne semblaient l'avoir repéré. Tous deux se mirent en marche en tournant le dos au visiteur nocturne. Quand ils eurent disparu derrière le coin de la villa, Bob se décida.

« C'est le moment où jamais de tenter ma chance », songea-t-il. Mais, comme il s'élançait en avant pour courir vers l'habitation, son pied s'empêtra dans quelque chose et il s'étala de tout de son long.

En même temps, venant de la villa, une stridente sonnerie d'alarme se faisait entendre.

*
* *

Étendu à plat ventre, Bob cherchait à présent à situer l'objet qui avait provoqué sa chute. Il finit par découvrir dans les herbes un fin câble d'acier tendu à environ dix centimètres du sol. Il comprit alors que, si Salvatore Marziano n'avait pas disposé de pièges à loups dans son parc, il y avait placé par contre une série de câbles commandant des sonneries d'alarme, et cela en nombre suffisant, pour qu'un visiteur nocturne y butât tôt ou tard.

Là-bas, dans la villa, le timbre électrique continuait à scier le silence de son bruit ininterrompu. Alors, une voix retentit, dominant la sonnerie :

— Lâchez les chiens !

« Les chiens ! » Un fleuve de sueur froide coula le long des reins de Morane. À des hommes, il avait des chances d'échapper grâce à la rapidité de sa course. Avec des chiens à ses trousses, il serait au contraire rejoint et déchiré avant d'avoir pu atteindre la muraille.

Il se redressa en murmurant :

— Je dois tenter ma chance malgré tout…

Il ne pouvait être question de faire le détour par les bosquets, qui auraient freiné sa fuite. Au contraire, il lui fallait courir en ligne droite à travers les pelouses. Il bondit en avant et se mit à courir, faisant de temps à autre un brusque crochet pour dérouter un éventuel tireur. La peur lui donnait des ailes, et il avait l'impression de pulvériser tous les records olympiques. Cependant, sa pensée ne s'attarda pas longtemps à cette constatation saugrenue, car un fait nouveau vint bientôt l'en distraire. À la clarté de la lune, il avait aperçu une demi-douzaine de formes véloces et sombres se déplaçant parallèlement à la ligne des arbustes. Bob reconnut des chiens, et il se rendit compte avec terreur que ceux-ci lui coupaient la route en direction

de la muraille. Les animaux devaient l'avoir également aperçu, car ils se mirent à pousser des hurlements féroces et convergèrent dans sa direction.

Comprenant que sa seule chance d'échapper à la meute était de gagner la villa et d'y chercher refuge, Morane tourna les talons et se mit à courir vers l'habitation. Dans son dos, il entendait les cris de fauves des molosses et, à chaque instant, il s'attendait à sentir des mâchoires se refermer sur lui. Jamais il n'avait détalé aussi vite. Il bondit sur le perron et tenta d'ouvrir la porte permettant de pénétrer dans la villa, mais elle était verrouillée de l'intérieur. Les chiens avaient atteint les marches et, déjà, Bob s'apprêtait à tirer son revolver pour défendre chèrement sa vie, quand la porte s'ouvrit d'elle-même et un homme apparut, braquant un revolver. Il jeta un ordre en italien et, aussitôt, les chiens s'immobilisèrent.

L'homme sourit en regardant Morane, qui avait reconnu en lui Salvatore Marziano.

— Ravi de vous voir, commandant, dit le Don d'une voix ironique. Vraiment, je ne m'attendais pas à ce que vous vous déplaciez dans le seul but de vous entendre avec moi, au sujet de l'héritage des Alferi. Si, tout à l'heure, au téléphone, vous m'aviez fait part de votre intention de me visiter, je vous aurais fait chercher en voiture. Malheureusement, vous êtes un petit cachottier, commandant Morane. Vous saviez qui j'étais et où j'habitais, et vous avez préféré m'en réserver la surprise. Peut-être aussi aimez-vous les animaux et avez-vous eu pitié de mes chiens. Vous savez sans doute que je leur donne peu à manger afin de les rendre féroces, et vous avez voulu leur offrir un petit supplément de chair fraîche.

Bob haussa les épaules.

— Je n'ai pas le sens de l'humour ce soir, signor Marziano. Si vous avez décidé de me faire dévorer par vos fauves, allez-y. Sinon, faites-moi entrer. Je déteste être reçu sur le pas d'une porte.

En lui-même il songeait :

« Pourvu que Bill ne s'avise pas de venir à mon secours. C'est bien assez que l'un de nous se soit fourré dans la gueule du loup. »

Derrière les chiens, deux hommes armés de carabines apparurent, et Morane reconnut en eux deux de ses agresseurs des jours précédents.

— Hé, hé, fit-il, nous nous trouvons décidément en pays de connaissances ! Nous n'en serons que plus à l'aise pour nous entretenir amicalement. À moins, signor Marziano, que vous ne préfériez continuer à me considérer comme un intrus…

— Je devrais le faire, commandant Morane. Vous vous êtes introduit dans ma propriété et, légalement, j'aurais le droit de vous abattre. Pourtant, je n'en ferai rien, du moins pas encore. Voyez-vous, je m'y suis pris d'une mauvaise façon avec vous, car je ne vous croyais pas capable de me tenir en échec. Finalement, j'ai acquis un certain respect pour vous, et j'aimerais que nous ayons une petite conversation à bâtons rompus, comme de vieux amis. Êtes-vous d'accord à ce sujet ?

Une nouvelle fois, Bob haussa les épaules.

— Je suppose que mon opinion vous importe peu, dit-il. Faites-moi donc les honneurs de votre logis. Après tout, j'aimerais savoir comment est fait, un repaire de brigands…

Chapitre XIV

Salvatore Marziano et Bob Morane étaient assis maintenant face à face, dans un luxueux cabinet de travail aux meubles gothiques. Bob avait été désarmé et se trouvait à la merci totale de son adversaire. Il savait qu'il était inutile de tenter de fuir car, au-dehors, il y avait les chiens et les gardes armés. En outre, derrière Morane, une sorte de géant microcéphale, répondant au nom de Beppo, se tenait debout, prêt à intervenir au cas où Bob tenterait d'attaquer son maître.

Le Don releva la tête, qu'il tenait légèrement penchée sur la poitrine.

— Ainsi, commandant Morane, dit-il, vous avez eu l'audace de venir me relancer dans mon… repaire, comme vous dites, et seul…

« Seul, pensa Bob. Bill a réussi à fuir à ce qu'il semble. Le Don ne parait même pas soupçonner qu'il m'accompagnait. En me voyant prisonnier et devinant qu'il n'y avait rien à tenter, du moins pour l'instant, pour me libérer, Bill aura préféré battre en retraite, quitte à revenir un peu plus tard… avec davantage d'atouts dans son jeu. »

Cette dernière constatation rasséréna un peu Morane. Il connaissait Ballantine de longue date, et il savait que celui-ci ne l'abandonnerait pas.

— Ce que je voudrais savoir, continuait Marziano, c'est comment vous avez déduit que le Don et moi ne faisions qu'un. J'étais masqué lors de notre entrevue dans le palazzo abandonné, et je suis certain de n'avoir pas été reconnu alors…

Morane ne répondit pas immédiatement. Il lui aurait été facile de révéler à son interlocuteur les circonstances dans lesquelles il avait découvert son identité, mais il préféra s'abstenir.

— Permettez-moi de ne pas révéler mes secrets, dit-il simplement.

Le chef de la Main Noire ne parut pas touché par ce refus, comme s'il s'y attendait.

— Depuis le début, j'ai eu tort de vous sous-estimer, commandant Morane, fit-il. Je vous ai sous-estimé à Paris, quand vous avez réussi à faire arrêter mes gens par la police française ; je vous ai sous-estimé également en vous jouant cette petite comédie dans l'avion et en vous donnant mon vrai nom, je vous ai sous-estimé encore en vous abandonnant à vous-même dans le souterrain du palazzo. Pourtant, malgré toute votre astuce et votre courage, vous avez fini par avoir le dessous. J'avais laissé des hommes à Paris et, comme j'avais appris que le professeur Clairembart était un de vos bons amis, il leur a été facile de savoir que Miss Alferi s'était réfugiée chez lui. J'ai fait enlever la jeune fille et on l'a conduite aussitôt jusqu'ici…

— Miss Sabrina est-elle réellement dans cette maison ? interrogea Morane.

Marziano eut un signe de tête affirmatif.

— Elle est ici. Si vous en doutez, je puis la faire venir…

Il manœuvra le contact d'un interphone posé sur sa table de travail et dit dans le micro :

— Amenez la prisonnière…

De longues minutes s'écoulèrent, sans qu'un seul mot ne fût échangé, puis la porte de la pièce s'ouvrit et Miss Alferi fit son apparition, accompagnée d'un des *mafiosi* que Bob connaissait déjà.

En apercevant le Français, la jeune fille sursauta.

— Vous, commandant Morane, ici ?

— Oui, Miss Sabrina. Je suis venu pour tenter de vous libérer, et j'ai eu le malheur de me laisser prendre… Mais rassurez-vous, je ne quitterai pas cette maison sans vous…

Un éclat de rire échappa au Don.

— Et comment vous y prendrez-vous pour nous fausser compagnie ?

Sans paraître avoir entendu la question du scélérat, Bob se tourna vers Miss Alferi.

— Êtes-vous prête à sacrifier le trésor pour sauver votre vie ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Sabrina. Je suis prête à sacrifier ce trésor pour sauver ma vie… et la vôtre.

Aussitôt, Morane reporta ses regards sur Salvatore Marziano.

— Tout à l'heure, vous m'avez fait une proposition, dit-il. Si elle tient toujours, remettez-nous en liberté, et je vous communiquerai le secret du trésor…

Mais le Don secoua la tête.

— Non, commandant Morane, ma proposition ne tient plus. Les conditions ont changé depuis tout à l'heure.

— Que voulez-vous dire ?

— Tout simplement qu'à présent je vous ai en mon pouvoir. Or, j'en suis persuadé, vous savez maintenant de façon précise où se trouve caché le trésor. Je n'ai donc plus aucune raison de passer un marché avec vous. Vous allez me dire ce que vous savez. J'irai chercher le trésor et, ensuite, je vous ferai exécuter, Miss Sabrina et vous…

— Et comment vous y prendrez-vous pour me faire parler ? interrogea Bob. La torture ? Vous m'avez affirmé l'autre jour ne pas en être partisan…

— Je vous ai dit cela, en effet, mais à ce moment, je n'étais pas certain que vous connaissiez la cachette du trésor. À présent, je suis persuadé du contraire. Pourtant, rassurez-vous, je n'userai pas de la torture. J'ai beaucoup réfléchi depuis notre dernière entrevue, commandant Morane, et je me suis souvenu qu'il existait un moyen quasi infaillible pour faire parler les gens contre leur gré. Avez-vous déjà entendu parler du penthotal, commandant Morane ?

Morane tressaillit et serra les mâchoires. Cela n'échappa pas à Marziano, qui sourit narquoisement, pour dire encore :

— Je vois avec plaisir que vous me comprenez, commandant Morane. Une toute petite piqûre de rien du tout, et le sérum de vérité

fera le reste.

Mû par une sorte de réflexe, Morane se dressa. Il se sentait prêt à endurer n'importe quelle souffrance physique, mais à la seule pensée qu'un homme, grâce à un narcotique, allait pouvoir fouiller dans ses pensées les plus intimes, il se révoltait.

— Vous ne vous en tirerez pas ainsi, Marziano, dit-il. Personnellement, je n'ai pas besoin de penthotal, ni d'aucune drogue de ce genre pour m'expliquer avec un individu de votre espèce…

Déjà, Bob s'apprêtait à bondir sur le triste personnage, quand celui-ci, sans perdre un seul instant son calme, laissa tomber ce simple nom :

— Beppo !

À ce moment seulement, Morane se souvint du géant microcéphale qui, tout à l'heure, se trouvait derrière lui. Il se retourna, mais il eut soudain l'impression qu'une montagne s'écroulait sur lui. Un poing énorme le toucha à la mâchoire, et il s'écroula en arrière, inconscient.

*

* *

D'énormes toiles d'araignées étaient tendues à travers toute la pièce, retombant jusqu'au sol, et Bob Morane faisait de grands gestes pour essayer de les arracher, mais chaque fois, ses mains ne rencontraient que le vide. À peu de distance, deux grosses mygales le guettaient, deux mygales qui avaient, l'une le visage de Salvatore Marziano, l'autre celui de Beppo.

— Je m'aperçois que vous avez repris conscience, dit la première mygale.

Au son de cette voix humaine, Bob retrouva toute sa lucidité. Il se trouvait couché sur le sol, dans une petite cellule carrée, sans fenêtre et aux parois métalliques, et il était enchaîné au mur par un bracelet d'acier entourant sa cheville droite. En face de lui, Miss

Sabrina était immobilisée de la même façon. Alors, Bob se souvint de sa capture et de la menace du chef de la Main Noire. Avec angoisse, il se demanda si on lui avait déjà injecté le penthotal et s'il avait révélé au Don le secret du trésor.

— Où nous trouvons-nous ? interrogea-t-il.

Doucement, Salvatore Marziano hocha la tête, avec une feinte compassion.

— Cela n'a plus beaucoup d'importance pour vous, commandant Morane. Pourtant, il faut toujours répondre aux questions d'un condamné à mort. Vous vous trouvez ici dans les souterrains de la villa. Ceux-ci sont blindés et ont été aménagés durant la guerre par un haut fonctionnaire fasciste qui voulait se protéger contre d'éventuels bombardements. Comme vous le voyez, je les ai fait transformer en des cellules bien propices. Tout à l'heure, quand je partirai à la recherche du trésor, je vous laisserai sous la garde de Beppo et…

— À la recherche du trésor ? interrogea Morane. Pour cela, il faudrait que vous sachiez où il se trouve…

— Je le sais, commandant. Je vous ai injecté une bonne dose de penthotal, et vous avez parlé. Si vous en voulez la preuve, il me suffira de vous citer les noms de San Paolino et du château des Aigles, dans les Monts Vénitiens…

Bob comprit que, cette fois, tout était perdu. Cependant, il ne laissa rien paraître de son désarroi, et il tenta encore de donner le change à son ennemi.

— Vous m'avez l'air bien sûr de vous, signor Marziano, dit-il. Pourtant, vous ne devez pas ignorer qu'au cours des recherches sur le sérum de vérité, on a remarqué que certaines personnalités assez fortes y résistaient et étaient même capables d'induire en erreur leur interrogateur. Je puis appartenir à cette catégorie d'individus et vous avoir, bien malgré moi puisque, seul, mon subconscient y participait, raconté des mensonges…

— J'ai en effet envisagé cette possibilité, répondit Marziano sans se démonter. C'est à cela que vous devez d'être encore en vie. Je ne veux pas courir de risques. Quand j'aurai découvert le trésor, je

téléphonerai à Beppo et, aussitôt, celui-ci vous mettra à mort, vous et Miss Alferi. N'est-ce pas, Beppo ?

Le microcéphale eut un sourire niais et agita ses grandes mains, pareilles à des serres.

— Beppo obéira, dit-il. Quand le Don téléphonera, il tuera les prisonniers et fera disparaître leurs corps…

Un ricanement sonore échappa au chef de la Main Noire.

— Vos amis ne se doutent de rien, répondit-il. Je viens de leur téléphoner pour leur dire qu'en échange des deux parties du document je vous libérerai, vous et Miss Alferi. Ils ne bougeront donc pas, de peur que je n'attente à vos existences et, tout à l'heure, pendant que je roulerai vers le château des Aigles, mes hommes gagneront Venise et exécuteront vos deux amis. Ainsi, je n'aurai laissé aucun témoin gênant derrière moi.

Morane voulut se jeter sur le scélérat mais, d'une bourrade, Beppo le repoussa contre le mur. Une nouvelle fois, le ricanement du Don retentit.

— Allons, commandant Morane, prenez patience. Bientôt, vos souffrances toucheront à leur fin. Dans quelques heures sans doute je serai en possession du trésor. Quant à vous, vous serez mort, et vos amis avec vous…

Suivi par le colossal Beppo, Salvatore Marziano quitta la cellule, et la lourde porte métallique se referma sur eux avec un bruit de mâchoires qui claquent.

Chapitre XV

Il y avait un quart d'heure à présent que le Don et Beppo avaient quitté la cellule, et ni Morane ni Sabrina n'avaient encore échangé une seule parole. En s'aidant de l'ardillon de la boucle de sa ceinture, Bob avait bien tenté de crocheter la serrure du bracelet enserrant sa cheville, mais la serrure en question était de trop bonne qualité et il avait dû vite y renoncer. Depuis, il s'était tenu assis, adossé à la muraille, cherchant désespérément un moyen de se tirer, Sabrina et lui, de ce mauvais pas.

La jeune fille crut sans doute, par son silence, qu'il lui marquait de la rancune pour les avoir indirectement attirés dans ce traquenard.

— Vous devez m'en vouloir, commandant Morane, dit-elle.

Bob releva la tête et, sur le beau visage de la jeune fille, il lut le plus intense désespoir.

— Pourquoi vous en voudrais-je ? fit-il en souriant. Ne suis-je pas venu me jeter de moi-même dans la gueule du loup ? Au lieu de vouloir à tout prix vous délivrer et, en même temps, vous permettre de jouir de l'héritage de vos ancêtres, j'aurais mieux fait de me tenir tranquille et d'accepter le marché que me proposait le Don. De toute façon, le trésor est perdu à présent, et nous également…

— Au départ, c'est malgré tout pour moi que vous vous êtes lancé dans cette aventure, insista Sabrina.

— Après tout, vous ne m'y avez pas forcé, dit Morane avec un haussement d'épaules. C'est moi qui vous ai proposé de vous ramener le trésor. Alors, cessez de battre votre coulpe ; je ne dois en vouloir qu'à moi-même…

Du regard, Bob inspecta une nouvelle fois les murs, le sol, la porte et le plafond de métal au centre duquel, telle une araignée de feu blottie dans ses rets, une grosse ampoule électrique brillait, protégée par un grillage d'acier.

— Si seulement nous pouvions trouver une issue quelconque, murmura Morane avec mauvaise humeur, mais autant vouloir sortir d’un cercueil vissé de l’extérieur. Et encore, généralement, il n’est pas dans les usages d’enchaîner les morts dans leur bière…

Il s’interrompit tout à coup. De l’autre côté de la porte, un pas lourd se faisait entendre, dont le bruit croissait sans cesse en se rapprochant.

— Peut-être est-ce Beppo, souffla Morane à l’adresse de sa compagne. S’il vient ici, feignez de me croire malade, ou mort, ou quelque chose dans le genre. Je vais tenter ma chance. Notre chance… Si je réussis, nous aurons peut-être une possibilité de nous en tirer, sinon…

Une clé tournait dans la serrure. Morane se laissa retomber en arrière, étendu de tout son long sur le sol, les yeux presque clos et les muscles totalement relâchés, tel un cadavre. À travers ses cils baissés, il continuait cependant à observer ce qui se passait autour de lui.

La porte s’ouvrit toute grande et Beppo fit son apparition.

— Le Don vient de partir, dit-il aussitôt. Dans quelques heures, il me téléphonera et, alors, boum, boum…

Avec un rire de dément, le microcéphale pointait l’index vers les deux prisonniers, mimant le geste de faire usage d’un revolver. Mais, presque immédiatement, ce rire s’effaça, car Morane avait conservé son immobilité totale.

— Que lui est-il arrivé ? interrogea Beppo à l’adresse de Sabrina et en désignant le corps inerte du Français.

— Je ne sais, répondit la jeune fille. Sans doute est-il évanoui, ou même mort. Je l’ai appelé à différentes reprises, mais il ne m’a pas répondu. Peut-être est-ce là le contre-coup de la piqûre que votre maître lui a faite tout à l’heure…

« Bien joué, pensa Bob, qui ne perdait rien de la scène. Je ne crois pas qu’une actrice professionnelle aurait mieux tenu son rôle… Reste à voir maintenant quelles seront les réactions de Beppo… »

Lentement, le microcéphale s’était approché de Morane.

— Relevez-vous, dit-il, quand il fut tout près.

Bien entendu, Bob ne broncha pas. Beppo lui décocha alors un coup de pied au jugé, mais ce fut comme s'il frappait dans un sac de pommes de terre. Un second coup de pied n'eut guère plus de résultat. Alors, le monstrueux geôlier s'agenouilla, prit la main du prisonnier et la lâcha. Elle retomba telle une chose morte.

— Est-il ?… fit Sabrina comme si elle redoutait d'achever sa question.

Toujours agenouillé, le microcéphale se tourna vers elle.

— Je ne sais pas, répondit-il avec une mauvaise grimace. Je ne suis pas docteur. D'ailleurs, qu'il soit mort ou non, cela n'a pas beaucoup d'importance. De toute façon, il n'en a plus pour longtemps à vivre, et vous pas davantage…

Le géant éclata d'un rire sinistre. Un rire qui, presque aussitôt, se changea en gargouillement. D'un bond, Morane s'était dressé et, par-derrière, avait entouré le cou de Beppo de son bras gauche, lui comprimant du poing le sinus carotidien tandis que, de la main droite, il saisissait fortement son propre poignet pour assurer la prise. En même temps, il enfonçait son genou dans les reins de son antagoniste et le tirait violemment en arrière.

Beppo s'était mis à se débattre avec rage, mais la prise était bonne et, malgré sa force, il ne parvenait pas à se dégager. À chaque sursaut de son adversaire, Bob sentait une grande douleur dans son épaule blessée, mais il avait décidé de tenir bon et il tenait. Finalement, frappé d'asphyxie sanguine, Beppo sembla se détendre, son corps devint mou et il cessa de lutter. Morane maintint encore son étreinte durant quelques secondes, puis il lâcha le géant qui roula sur le flanc et demeura immobile.

Rapidement, Bob fouilla le corps inanimé. Il trouva un revolver et un trousseau de clés. Après avoir glissé l'arme dans sa ceinture, Morane entreprit de chercher une clé propre à ouvrir la serrure du bracelet enserrant sa cheville. Il la découvrit et, quelques instants plus tard, c'était le microcéphale qui, à son tour, se trouvait enchaîné à la muraille.

Il ne restait plus à Bob qu'à délivrer Sabrina, ce qu'il fit sans retard.

— Filons, dit-il quand la jeune fille fut libre. Connaissez-vous la disposition des lieux ? J'ai été mené ici en état d'inconscience, et j'aurais bien de la peine à m'orienter. Peut-être allez-vous pouvoir m'aider…

La jeune fille hocha la tête affirmativement.

— Derrière cette porte, dit-elle en désignant l'entrée de la cellule, il y a un long couloir fermé par un lourd battant d'acier semblable à celui d'un coffre-fort. Passé ce battant, on accède aux caves de la villa proprement dites, d'où il est aisé de gagner le rez-de-chaussée…

— Il ne nous reste plus qu'à nous mettre en route, dit Bob. Espérons que, sur notre chemin, nous ne rencontrerons pas d'autres adversaires.

Tirant la porte à lui, il jeta un coup d'œil dans le couloir. Celui-ci, aux murs recouverts de plaques de métal boulonnées entre elles, était désert et éclairé, tout comme la cellule, par des lampes électriques protégées par des grillages. Tout le long de la paroi gauche, à des intervalles réguliers, d'autres portes se découpaient. Pourtant, Morane décida de les ignorer. Revolver au poing et précédant Sabrina, il s'avança le long du couloir blindé, bien décidé à ouvrir le feu sur quiconque tenterait de s'opposer à sa fuite.

Ce fut sains et saufs cependant qu'ils atteignirent la porte fermant le souterrain. Celle-ci, une monstrueuse pièce de métal, se fermait de l'intérieur par un simple contact électrique. Un second contact électrique devait permettre de l'ouvrir de l'extérieur.

Après quelques minutes de tâtonnements, le Français finit par découvrir le contact, qui se manœuvrait à l'aide d'une clé spéciale trouvée dans le trousseau de Beppo. Avec un bourdonnement rappelant celui d'une abeille, la serrure électrique fonctionna et, lentement, le lourd battant tourna sur ses gonds, découvrant l'intérieur d'une cave voûtée, aux murs de béton, le long desquels des milliers de bouteilles étaient alignées dans des casiers. Bob ne put s'empêcher d'émettre un petit sifflement admiratif.

— Le signor Marziano m'a l'air d'être un grand amateur de vins fins, murmura-t-il. Dommage qu'il soit également amateur de trésors. De trésors qui ne lui appartiennent pas…

Sur la pointe des pieds, les deux prisonniers se mirent en devoir de traverser la cave, pour gagner enfin un escalier de briques qu'ils gravirent. Au sommet de cet escalier, une porte s'ouvrait. Elle donnait sur un large corridor bien éclairé au fond duquel il y avait une nouvelle porte.

— C'est là le bureau du Don, souffla Sabrina.

Morane ne répondit pas. Tapis à la sortie de la cave, il prêtait l'oreille, en quête du moindre bruit, craquement d'escalier, glissement de pas, souffle, qui signalerait une présence humaine, c'est-à-dire le danger…

*
* *

Pendant de longues secondes, Bob et Sabrina étaient demeurés immobiles, mais seul le silence régnait dans la Villa des Roses. Un silence à la fois inquiétant et rassurant. Inquiétant parce que le silence d'une maison vide possède toujours quelque chose de sinistre ; rassurant parce que, pour Bob et sa compagne, il était une garantie de sécurité.

— Beppo devait être demeuré seul à nous garder, murmura Morane. Marziano est parti pour San Paolino et le château des Aigles, à la recherche du trésor. Quant aux autres *mafiosi*…

Il s'interrompit soudain et sentit son sang se glacer. Il venait de se souvenir des paroles de Salvatore Marziano, tout à l'heure dans le souterrain :

« Pendant que je roulerai vers le château des Aigles, avait dit le forban, mes hommes gagneront Venise et exécuteront vos deux amis. Ainsi, je n'aurai laissé aucun témoin gênant derrière moi. »

— Il nous faut immédiatement prévenir Bill et le professeur, dit-il, sinon ils risquent de tomber, sans méfiance, sous les coups des

tueurs de la Mafia…

Entraînant Sabrina à sa suite, il longea le corridor et gagna la porte du bureau de Marziano. Il en tourna le bec-de-cane et l'ouvrit d'un coup de pied, le revolver braqué. De la main gauche, il chercha le commutateur et fit de la lumière. Aussitôt, il vit le téléphone posé sur la vaste table de travail.

« Pourvu qu'il soit branché ! » pensa Morane. « Pourvu qu'il soit branché ! »

Il marcha vers la table, décrocha le combiné et appliqua le récepteur à son oreille, pour entendre le bruit caractéristique de la tonalité. Sans attendre, il forma le numéro de l'hôtel « Savoia et Jolanda » sur le cadran. Au bout de quelques secondes, il obtint la communication et une voix se fit entendre.

— Allô… Ici l'hôtel « Savoia et Jolanda »… Qui demandez-vous ?

— Le signor Ballantine. Chambre 24… Ou le signor Clairembart. Chambre 32, répondit Morane.

— Veuillez patienter, signor…

Il y eut un long moment d'attente, puis une série de déclics, et une voix connue de Bob déclara :

— Ici la chambre 32. Qui est à l'appareil ?

— C'est Bob, professeur…

— Vous, Bob ? Qu'est-ce que ?…

— Ce serait trop long à expliquer. Les tueurs de la Main Noire sont en route pour vous tuer, vous et Bill. Il vous faut quitter l'hôtel immédiatement. Réfugiez-vous, par exemple chez votre ami le professeur Marvini. Croyez-vous qu'il acceptera de vous donner asile durant quelques heures ?

— J'en suis persuadé, Bob.

— Bill a-t-il regagné Venise ?

— Il est à mes côtés. Il voulait que nous nous rendions à la Villa des Roses pour tout casser et vous délivrer. Pourtant, j'ai préféré suivre les recommandations du Don. Mais où êtes-vous donc, Bob ?

— À la Villa des Roses. J'ai été forcé, sous l'action d'un narcotique, de révéler l'emplacement du trésor à Marziano, et il est parti à sa recherche.

— Et Miss Sabrina ?

— Elle est avec moi, sauve. Je vais tenter de trouver une voiture rapide et me lancer sur les traces de Marziano…

Là-bas, la voix du professeur Clairembart se haussa d'un ton.

— Ce serait de la folie, Bob. Vous avez déjà risqué suffisamment votre vie dans cette histoire. Laissez le trésor à Marziano qui, tôt ou tard, paiera ses forfaits. Je suis certain que Miss Sabrina comprendra…

— Rien à faire, jeta Morane d'une voix dure. Je n'aime pas qu'on fouille ma conscience comme Marziano vient de le faire. J'aurais accepté la torture, mais je ne puis encaisser le penthotal. C'est pour cela que, s'il m'est encore possible de mettre un bâton dans les roues à Marziano, je ferai tout pour cela. J'en fais une affaire personnelle à présent…

L'archéologue n'insista pas. Il connaissait l'entêtement de son ami et il savait que, quand celui-ci s'était arrêté sur une idée, il était inutile de tenter de l'en faire démordre.

Ballantine devait avoir pris le combiné des mains de l'archéologue, car ce fut sa voix qui résonna.

— Si j'ai bien compris, commandant, vous allez vous expliquer une bonne fois avec ce sacripant de Marziano. Peut-être pourrais-je vous accompagner. Vous aurez sans doute besoin d'un coup de main…

— Non, Bill, car le temps presse, et tu n'aurais pas le temps de me rejoindre. D'ailleurs, il y avait peu de gens à la villa. Plusieurs d'entre eux doivent rouler pour l'instant en direction de Venise et j'en ai mis un autre hors de combat ici même. Le Don doit être parti seul pour le château des Aigles. Peut-être, tout compte fait, ne tient-il pas à ce que ses hommes voient le trésor de trop près. Cela pourrait les tenter… Je vous donnerai de mes nouvelles dès que l'affaire sera

terminée. De votre côté, quittez l'hôtel immédiatement, comme je viens de le recommander au professeur…

Morane raccrocha et se tourna vers Sabrina.

— Maintenant, dit-il, il nous reste à trouver le moyen de rejoindre Marziano et de l'empêcher de vous ravir votre héritage.

Chapitre XVI

Comme l'avait supposé Bob, la Villa des Roses était vide. Une rapide visite devait lui en donner la certitude. Ayant ainsi acquis l'assurance qu'aucun danger ne le menaçait pour l'instant, Morane décida de sortir de la villa. Il voulait inspecter les garages car, si comme il le croyait, Salvatore Marziano possédait plusieurs voitures, il trouverait ainsi le moyen de se lancer à la poursuite de son adversaire.

— Et les chiens ? interrogea Sabrina comme ils s'apprêtaient à gagner le parc. Avez-vous pensé à eux ?

Morane tendit à la jeune fille un second revolver trouvé dans le bureau de Marziano.

— Prenez ceci, dit-il. De cette façon, nous serons armés tous deux, et aurons la possibilité de nous défendre. Mais, après tout, les chiens ne se montreront peut-être pas…

Les prévisions de Bob devaient se révéler exactes car, si les chiens se mirent à aboyer lorsque les pas des deux fugitifs firent craquer le gravier des allées, ils n'étaient cependant pas en mesure d'attaquer, enfermés qu'ils étaient dans leur chenil.

Continuant leur exploration, Bob et Sabrina n'eurent aucune peine à découvrir le garage, vaste construction carrée dotée de plusieurs portes. Les deux premiers box étaient vides, mais le troisième renfermait une puissante Thunderbird noire.

— Voilà ce qu'il nous faut, fit Morane, après s'être assuré que les réservoirs étaient pleins et que la clé de contact était au tableau de bord. Avec ses deux cent vingt-cinq chevaux, cet engin va nous mener à un train d'enfer sur les traces de votre concurrent. Mais je me demande s'il est bien prudent de vous emmener, Miss Sabrina. Peut-être devrais-je vous déposer quelque part, en sécurité. Marziano tentera assurément de se défendre, et il pourrait y avoir de la bagarre…

Mais la jeune fille saisit la main de son compagnon et la serra.

— Je vous accompagne, Bob, dit-elle avec force. Il ne sera pas dit que je continuerai à me cacher pendant que vous risquez votre vie pour assurer ma fortune. Cette fortune, je veux la mériter un peu moi aussi…

Morane regarda Sabrina bien en face et, dans les beaux yeux noirs, il lut une froide détermination.

— D'accord, petite fille, fit-il en répondant à l'étreinte de sa compagne, mais je vous préviens que vous allez être solidement secouée. Marziano a pas mal d'avance sur nous, et je suppose qu'il n'est pas parti pour le château des Aigles monté sur une trottinette. Il va falloir pousser à fond sur le champignon…

Sabrina sourit.

— Je vous fais confiance, Bob. Je suppose que vous êtes aussi un conducteur émérite…

— À vrai dire, répondit Morane, je me sens plus à l'aise aux commandes d'un avion, mais je me défends assez bien également au volant d'une voiture.

En parlant, le Français et la jeune Italienne s'étaient installés à bord de la Thunderbird. Morane régla les sièges électriques, alluma les phares et mit en marche. Deux minutes plus tard, la puissante voiture franchissait le portail et s'élançait sur le chemin menant à la route qui conduisait vers le nord.

Tant que Morane roula sur la voie campagnarde, il se vit obligé de modérer la vitesse du véhicule pour ne pas courir le risque de voir leur course arrêtée avant même d'avoir vraiment débuté. Pourtant, quand ils atteignirent la grand-route macadamisée, il passa en troisième et appuya sur l'accélérateur.

— Attachez votre ceinture de sécurité, petite fille, car il va y avoir du sport bientôt…

La quatrième vitesse s'enclencha automatiquement, et la puissante voiture bondit tel un bolide. Là-bas, très loin vers l'est, les premières lueurs de l'aube blanchissaient l'horizon.

*
* *

De San Giuliano à San Paolino il y avait une centaine de kilomètres que Bob Morane couvrit en moins d'une heure.

Blotti au creux d'une vallée des Alpes Vénitiennes, San Paolino était un village paisible et rustique, dominé par des montagnes sauvages, couvertes de forêts et derrière lesquelles on apercevait les hauts sommets enneigés.

Quand Morane arrêta la Thunderbird sur la place du village, celle-ci, à une heure aussi matinale, était presque déserte. Seul, un vieillard, probablement chargé de la voirie, balayait les pavés devant la fontaine centrale. Bob mit pied à terre et se dirigea vers lui.

— Pardon, mon brave, dit-il, pouvez-vous m'indiquer le chemin du château des Aigles ?…

Le vieillard fit face à son interlocuteur et repoussa en arrière son feutre cabossé et verdi.

— Ma parole, signor, dit-il, je n'ai jamais vu tant de gens désireux de se rendre au château des Aigles. Il y a vingt minutes à peine, un autre voyageur est passé et m'en a demandé lui aussi le chemin. Sa voiture filait comme le vent. Un véritable engin de mort…

Bob ne put s'empêcher de sentir le dépit l'étreindre. Vingt minutes ! Marziano possédait encore une solide avance, et il serait difficile de le rattraper avant qu'il n'ait découvert la cachette du trésor.

— Ce voyageur est un de mes amis, expliqua-t-il, et nous nous sommes donné rendez-vous au château des Aigles pour y passer la journée…

Le vieillard grimaça.

— Passer la journée au château des Aigles ? Drôle d'idée… Personne n'y va jamais. On dit que les ruines sont hantées. Enfin, si vous voulez vous y rendre, continuez tout droit. À la sortie du village, prenez la première route à gauche, qui serpente à travers les montagnes. Au troisième tournant, vous apercevrez le château en

haut d'une colline en forme de pain de sucre. Une route permet d'en atteindre le sommet. Mais prenez garde. Elle n'est pas sûre et de dangereux précipices la bordent… Il y a une seconde route pour redescendre de l'autre côté de la colline.

Morane remercia le vieil homme et regagna la voiture.

— Nous sommes sur le bon chemin, dit-il à l'intention de Sabrina, mais Marziano possède une sérieuse avance sur nous. Nous aurons bien de la peine à le rejoindre.

Il songeait à cette seconde route dont venait de parler son informateur. Si le Don avait le loisir de s'emparer du trésor et de fuir par cette route avant que Miss Sabrina et lui n'aient eux-mêmes gagné le château, tout serait sans doute définitivement perdu.

Chapitre XVII

Sabrina tendit le bras et désigna un point au-delà du pare-brise de la voiture.

— Là-bas, le château des Aigles !

Il était apparu après le troisième tournant, comme l'avait dit le vieillard rencontré à San Paolino. Juchées au sommet d'un piton rocheux, ces ruines possédaient une sinistre majesté avec leurs murailles croulantes, leurs tours à demi effondrées. Malgré cette vétusté, elles se dressaient tel un défi à l'avenir, et tout ce qui les entourait semblait soudain appartenir à un lointain passé.

Du regard, Morane inspectait la route qui montait, toute droite, à flanc de colline, mais sans y apercevoir le moindre véhicule, ni le moindre indice de vie.

« Ou je me trompe fort, songea-t-il, ou Marziano a déjà atteint le château. Peut-être, en ce moment, est-il en train d'exhumer le trésor… »

Il se garda bien cependant de faire part de ses craintes à sa compagne. La voiture s'était engagée sur la route qui, fort mauvaise, était creusée de nids de poules. Visiblement, on l'avait jadis aménagée afin de permettre aux touristes d'atteindre le château, mais celui-ci ayant été dédaigné, on avait fini par la négliger. Les eaux de ruissellement avaient déchaussé les pavés et les garde-fous s'étaient effondrés. Sur la droite, le précipice béait, toujours plus vertigineux au fur et à mesure de la montée. Un silence de mort régnait, car la nature ne s'était pas encore tout à fait éveillée. Morane se demandait d'ailleurs si, dans ces parages désolés, elle s'éveillait jamais. Tout lui semblait figé, mort comme les ruines elles-mêmes.

Bien que Bob eût considérablement réduit l'allure du véhicule, celui-ci tressautait au moindre accident du chemin, et il fallait au conducteur une poigne solide pour maintenir la direction. La moindre

faiblesse, le moindre moment d'inattention, et c'eût été la chute irrémédiable dans le vide.

Ni Bob ni Sabrina ne parlaient, comme s'ils se sentaient écrasés par la gravité de l'instant. Finalement, la route cessa de monter, tourna à angle droit et le château apparut, tout proche. Il paraissait plus énorme encore que vu d'en bas, et le côté qui se présentait aux nouveaux arrivants semblait relativement bien conservé, avec son porche de forme ogivale flanqué par deux tours de guet presque intactes.

— Arrêtons-nous ici, fit Bob à mi-voix. Le bruit du moteur pourrait donner l'alerte à Marziano s'il se trouve encore sur les lieux.

Il rangea la voiture à l'abri d'une haie d'arbustes et ils mirent pied à terre. Bob avait tiré son revolver et Sabrina l'imita. La jeune fille montrait un visage un peu inquiet mais, cependant, elle ne paraissait pas effrayée outre mesure, et Bob ne put s'empêcher d'admirer son courage. Certes, Sabrina Alferi méritait d'entrer en possession de l'héritage de ses ancêtres. Nul mieux qu'elle n'aurait pu s'en montrer digne.

S'efforçant d'amortir le bruit de leurs pas, le Français et la jeune fille s'étaient engagés sous le porche. Morane, qui marchait en avant, s'immobilisa soudain.

— Regardez ! souffla-t-il.

Au fond d'une vaste cour envahie par les mauvaises herbes, une Mercédès de course était arrêtée devant la porte du donjon. Pourtant, on n'apercevait nulle part le conducteur.

— Allons voir, dit encore Morane.

Ils traversèrent la cour et atteignirent la voiture. Bob posa la main sur le capot, il était froid. Le véhicule devait donc être arrêté depuis un certain temps.

— Marziano doit encore être là-dedans, murmura Morane en désignant le donjon. Peut-être aurons-nous la chance de le surprendre…

Les sens aux aguets, il franchit la porte et déboucha dans une vaste salle voûtée, au fond de laquelle on apercevait encore les

restes d'une cheminée monumentale. À gauche, une dalle avait été soulevée et posée de côté, découvrant un trou carré et noir.

Sur la pointe des pieds, Bob et Sabrina s'en approchèrent, pour découvrir un étroit escalier, aux marches taillées en plein rocher, qui s'enfonçait dans le sol. Durant un long moment, Morane demeura immobile, à l'écoute du moindre bruit. Puis, comme le silence demeurait entier, il s'enhardit et, toujours suivi par la jeune fille, il s'engagea dans l'escalier.

La descente ne fut pas longue. Après une trentaine de degrés, ils prirent pied dans un étroit passage baigné d'une pâle lueur. Ils le suivirent durant une vingtaine de mètres et débouchèrent dans une salle basse et carrée, éclairée par un soupirail à demi masqué à l'extérieur par la végétation folle. Sous ce soupirail, un homme, dans lequel Bob et Sabrina reconnurent aussitôt Salvatore Marziano, se trouvait étendu sur le dos. Il ne bougeait plus, et tous deux comprirent aussitôt qu'il était mort. Une tache sombre au côté gauche de sa poitrine marquait l'endroit où il avait été frappé. Au-dessus du cadavre, une pierre de la muraille avait été déplacée et, de la cavité ainsi découverte, une vieille épée rouillée émergeait, la lame pointée en avant.

*

* *

— Salvatore Marziano a gagné la partie, expliqua Morane quand la jeune fille et lui furent revenus de leur surprise, et c'est pourtant cela qui a causé sa perte. Quand j'étais sous l'action du penthotal et qu'il m'a interrogé, je lui ai révélé le secret du trésor. La seule chose dont je ne lui ai pas parlé, c'est de cette épée, et je ne lui en ai pas parlé parce que moi-même j'en ignorais l'existence. La partie du document où il en était fait mention avait en effet été rongée par les rats. Quand Marziano a fait pivoter la pierre de la façon préconisée par le comte Guilio, il a en même temps déclenché le mécanisme commandant l'épée. Celle-ci l'a touché en plein cœur et il est mort avant même d'avoir pu contempler ce trésor qu'il désirait par-dessus

tout. Sans le savoir, le Don m'a peut-être sauvé la vie car, s'il ne m'avait pas capturé et s'il ne m'avait pas forcé aux confidences, je serais venu ici sans connaître l'existence de l'épée, et ce serait moi qu'elle aurait frappé.

Bob s'interrompit et demeura un instant songeur.

— Bien sûr, dit-il enfin, il me faut reconnaître que, dans ma lutte contre la Main Noire, j'ai été vaincu mais, si paradoxal que cela puisse paraître, c'est à cette circonstance seule que je dois d'avoir triomphé… et d'être demeuré en vie.

Sabrina s'était détournée du corps inerte de Salvatore Marziano. Dans ses yeux, le dégoût se lisait.

— C'est trop horrible ! dit-elle. C'est trop horrible !

Morane posa la main sur l'épaule de sa compagne.

— Calmez-vous, petite fille. Marziano n'aurait pas hésité à nous sacrifier comme il a sans doute sacrifié déjà auparavant bien des innocents. Il a enfin reçu le châtiment de ses crimes. Et puis, songez que, si les événements avaient tourné autrement, ce serait probablement moi qui serais couché là sur le sol, à sa place. Peut-être cette pensée vous consolera-t-elle…

Enjambant le corps de son malheureux adversaire, Morane s'approcha de la cachette et en tira un coffret de bois dur bardé de fer. Il le posa sur le sol, aux pieds de Sabrina et se mit à en frapper la vieille serrure rouillée à l'aide d'une pierre trouvée sur le sol. Il ne dut pas s'acharner longtemps. La serrure céda et le couvercle put être soulevé. Aussitôt, un émerveillement saisit Morane et sa compagne. Le coffret était rempli de pierres précieuses. Il y avait là des diamants de taille ancienne, des émeraudes, des saphirs, des rubis gros comme des œufs de pigeon. Le tout formait une masse scintillante et diaprée sous la pâle lumière tombant du soupirail. Il y en avait là pour des millions.

— Vous le voyez, dit Bob à l'intention de sa compagne, la prédiction se réalise. Vous êtes la dernière descendante du comte Guilio, et c'est vous qui jouirez de la fortune de vos ancêtres. Marziano qui, avant vous, a voulu s'emparer du trésor, est mort comme l'avait voulu le comte. À présent, la malédiction a pris fin, et

vous pourrez jouir à votre aise de cet héritage qui vous vient de droit.

— Pourquoi ne partagerions-nous pas ? interrogea la jeune fille. N'est-ce pas grâce à vous que j'ai pu finalement entrer en possession de ces richesses ?

— Peut-être, répondit Morane, peut-être. Pourtant, je n'accepterai rien. J'ai contribué à vous rendre heureuse, et c'est là pour moi la plus précieuse des fortunes…

Refermant le coffret, Morane le prit sous son bras.

— Allons, petite fille, dit-il encore, plus rien ne nous retient ici…

Sabrina se redressa et désigna le corps du chef de la Main Noire.

— Qu'allons-nous faire de lui ?

— Ce que nous allons en faire ? dit Morane en hochant la tête. Nous l'abandonnerons ici. Pourrait-il y avoir, pour Salvatore Marziano, plus beau mausolée que cette vieille demeure seigneuriale oubliée dans le temps ? Personne ne saura ce qu'il est devenu et, croyez-moi, personne non plus, ne le regrettera…

Chapitre XVIII

Sa capote baissée, la Thunderbird redescendait la mauvaise route qui, à flanc de colline, menait à San Paolino. Ni Bob ni Sabrina ne parlaient. Ce n'était plus le silence inquiet de tout à l'heure, mais une sérénité totale, qui se passait de mots.

Jamais peut-être, à l'issue d'une de ses aventures, Morane n'avait connu une telle paix, comme si tout s'arrêtait là, comme si plus rien ne devait se passer ensuite. C'était un peu comme si, après avoir tourné les nombreuses pages d'un livre, il était enfin arrivé à celle sur laquelle s'inscrivait le mot Fin. Était-ce la présence de Sabrina à ses côtés qui lui donnait cette impression ? Il se le demandait avec angoisse et se sentait un peu comme ce joueur à pile ou face qui, ayant jeté sa pièce en l'air, s'aperçoit avec effarement qu'elle ne retombe pas.

Et, soudain, la machine se remit à tourner à ce rythme trépidant auquel Morane était habitué. À un détour de la route, l'autre voiture apparut. C'était une grosse décapotable à bord de laquelle se trouvaient trois hommes dans lesquels Bob reconnut les *mafiosi* avec qui il avait eu déjà maille à partir. Ils montaient vers le château et Morane comprit combien il avait été naïf en supposant que Salvatore Marziano agissait à l'insu de ses hommes. Il avait eu tort d'oublier les usages de la Mafia, dont les membres jurent une obéissance aveugle à leurs chefs. Après avoir manqué Bill et Clairembart à Venise, les tueurs se rendaient au rendez-vous que le Don leur avait sans doute assigné pour l'escorter en même temps que le trésor.

Lancées à vive allure, les deux autos s'étaient croisées, mais Morane n'ignorait cependant pas que, s'il avait reconnu les bandits, ceux-ci l'avaient reconnu eux aussi.

Sabrina se retourna.

— Ils font demi-tour, dit-elle, sans doute veulent-ils se lancer derrière nous…

— Nous ne pouvons en douter, fit Bob. Ou je me trompe fort, ou nous allons devoir nous livrer à un fameux match-poursuite. Nous avons eu tort de crier victoire trop tôt.

Déjà, il avait lancé la voiture à pleine vitesse sur la pente, et une course à la mort commença alors. Les *mafiosi* avaient entamé la chasse et les deux véhicules, lancés à fond de train, menaçaient à chaque instant de rouler dans le précipice. Sur une route macadamisée, Morane n'aurait eu aucune peine à maintenir l'équilibre de la voiture, mais sur ce chemin délabré, bossué et raviné, ne pas verser tenait du miracle. Les bandits durent eux aussi s'en rendre compte car, pour mettre fin à cette poursuite périlleuse, ils ouvrirent le feu sur les fuyards.

En entendant les balles siffler à ses oreilles, Morane comprit qu'il ne leur restait plus, à Sabrina et à lui, la moindre chance de s'en sortir. Alors, cette chose à laquelle il n'aurait même pas oser songer se passa. La jeune fille se retourna sur le siège, un revolver à la main, et se mit à tirer sur les poursuivants. Presque aussitôt cependant elle s'arrêta.

— Que se passe-t-il ? interrogea Morane. Pourquoi ne continuez-vous pas à les canarder ? C'est notre seule chance de leur échapper…

— Ce n'est plus la peine, Bob. Ils ont cessé de nous poursuivre à présent. Vous pouvez vous arrêter…

Dans la voix de la jeune fille, il y avait une sorte de désespoir farouche. Morane coupa les gaz et serra les freins. Quand la voiture se fut immobilisée, il se retourna. Nulle part il n'aperçut la voiture de leurs poursuivants.

— J'ai atteint le conducteur, fit sourdement Sabrina, et ils ont basculé dans le vide. Quelle horrible chose !

Morane jugea inutile de faire le moindre commentaire. C'était une horrible chose en effet que la mort de ces hommes, mais ils périssaient comme ils avaient vécu, dans la violence.

Sabrina s'était mise à pleurer, et Bob ne fit rien pour l'en empêcher.

*

* *

Morane et Sabrina se tenaient maintenant debout au bord de la route, là où la voiture de leurs ennemis avait disparu. Loin, en contrebas, ils apercevaient, minuscule, le tas de ferrailles tordues d'où des flammes commençaient à s'échapper. Bob savait qu'après une telle chute aucun des *mafiosi* n'avait survécu, et toute tentative de sauvetage eût été inutile.

À la dérobée, il jeta un coup d'œil à sa compagne. Elle avait séché ses larmes et, dans ses regards, il y avait à présent un éclat dur. Un éclat nouveau, que Bob ne leur avait jamais vu. Et Morane comprit alors que quelque chose venait de se transformer en Sabrina Alferi. Jusqu'ici, elle n'avait été qu'une enfant poursuivie par un rêve de fortune. À présent, elle était devenue une femme, qui ferait bon usage de cette fortune parce qu'elle en connaissait désormais la valeur, et il n'eut pas le moindre regret, s'il en avait jamais eu, de cette lutte qu'il venait de mener. La Main Noire lui avait, bien malgré elle, déclaré la guerre, et il l'avait vaincue, décapitée. Bob n'en ressentait aucun orgueil, mais seulement de la paix. Il lui semblait que, jamais, aucun combat n'avait été mené plus justement.

« Naturellement, pensa-t-il, Don Quichotte a une fois de plus combattu les moulins à vent et, n'en déplaise à Cervantès, les moulins à vent ont été vaincus. Il faut dire que c'étaient là de bien méchants moulins à vent. »

Cette constatation saugrenue le rasséréna un peu. Il posa la main sur l'épaule de la jeune fille.

— Il est inutile de demeurer ici, Sabrina, dit-il. Bill et Aristide doivent nous attendre à Venise, dans l'inquiétude. Il serait temps d'aller les rassurer.

Sabrina sursauta, comme s'il venait de l'arracher à un rêve.

— Vous avez raison, Bob, dit-elle. Il est temps de partir. Pourquoi vouloir prolonger inutilement un cauchemar ?

— Voilà qui est bien parlé, fit Morane avec un sourire. Les voyageurs pour Venise, en voiture !

Ils regagnèrent la Thunderbird, qui reprit sa route vers le bas de la colline. Quand elle y parvint, Sabrina avait posé la tête sur le dossier de son siège et s’était endormie.

Le soleil commençait à s’élever dans le ciel et éclaboussait la nature de longues traînées d’or fondu. Morane sourit et appuya légèrement sur l’accélérateur.

Chapitre XIX

— Venise me semble avoir retrouvé la paix après une longue guerre, fit Bill Ballantine.

— Une longue guerre ? dit Morane. C'est à peine si elle a duré quelques jours, et bien peu de gens s'en sont aperçus, à part nous, bien sûr…

Bob, Ballantine, Clairembart et Sabrina Alferi étaient assis cet après-midi-là dans une gondole qui, sous l'impulsion de l'aviron, sillait lentement sur canaux et rios, au gré de la fantaisie de son pilote. Il y avait une semaine à présent que la lutte contre la Main Noire avait pris fin. Bob et ses amis étaient retournés à la Villa des Roses pour y délivrer Beppo, enchaîné comme on le sait par Morane, mais le microcéphale, grâce sans doute à sa force herculéenne, devait avoir réussi à se libérer par ses propres moyens car il avait disparu, sans doute pour aller se faire pendre ailleurs. Le trésor avait été déposé dans un coffre à la banque en attendant qu'il pût être monnayé. L'aventure semblait définitivement close et rien ne paraissait devoir la rappeler à ses protagonistes quand, soudain, Morane sursauta.

— Là, dit-il, regardez…

Du doigt, il désignait un *palazzo* qui paraissait inhabité.

— Que se passe-t-il, Bob ? interrogea Clairembart. Trouveriez-vous quelque chose de particulier à cette maison ?

— Si je lui trouve quelque chose de particulier ? fit Morane. C'est là que j'ai été retenu captif le soir de mon arrivée à Venise…

Sabrina désigna un écriteau « À vendre » accroché à l'une des colonnes du porche.

— Je vais acheter ce palazzo, Bob, dit-elle, et je vous l'offrirai. Et surtout, ne le refusez pas. Cette fois, vous n'échapperez pas à ma reconnaissance…

Bob ne répondit pas. Poussé à un certain degré, le désintéressement devenait ostentatoire et cessa en même temps d'être une vertu. Ballantine éclata d'un gros rire.

— Voilà donc, commandant, que vous possédez un palazzo à Venise. Strictement entre nous, je m'arrangerai pour être le plus souvent possible votre invité…

Morane continuait à garder le silence. En principe il possédait désormais un palazzo à Venise, il n'y avait pas à en douter, car Sabrina tiendrait parole. Mais alors pourquoi, à cet instant précis, rêvait-il d'une case quelque part en Afrique, avec des murs de bambou et un toit de chaume ?

« Peut-être, mon petit Bob, songea-t-il, que si tu te trouvais dans ta case, en Afrique, aurais-tu la nostalgie de ce palazzo à Venise. L'ennui avec toi, c'est que tu voudrais toujours être ailleurs. »

À ce moment, il sentit les regards de Sabrina sur lui.

— À quoi pensez-vous, Bob ? interrogea la jeune fille.

— Si je le savais moi-même ! dit-il pour faire une réponse.

— Je le sais, moi, fit encore Sabrina. Vous pensez à autre chose…

Il sourit. Décidément, Sabrina Alferi était une petite personne très bien, et Bob se sentit prêt à affronter à nouveau la Main Noire et toutes les Mafia du monde pour un de ses sourires.

FIN

VENISE

QUE SAVONS-NOUS SUR VENISE ?

Venise ne doit pas, comme d'autres villes favorisées par la nature, sa renommée et son charme aux beautés spéciales d'un paysage, ni au décor fantastique d'une chaîne de montagnes : elle est entièrement l'œuvre de l'homme qui, luttant contre la mer a dressé au milieu des eaux des constructions admirables et défiant le temps. L'histoire de cette cité est fortement marquée par cet effort de ses habitants, qui ont voulu plier à leur volonté des forces contraires. Il n'y a en effet pas d'exemple d'une autre ville qui ait pu résister pendant des siècles, au milieu des luttes civiles, à travers des siècles d'oppression, en demeurant libre, puissante, admirée comme elle, et d'un petit peuple qui ait su étendre si loin et conserver si longtemps sa domination.

L’HISTOIRE DE LA CITÉ DES LAGUNES

L’origine de Venise remonte aux invasions des Barbares qui obligèrent les Vénètes de la terre ferme, qui se trouvaient sur le passage des envahisseurs, à se réfugier dans les îles de la Lagune allant de Grado à Cavarzere. Ces îles étaient, jusqu’alors, habitées seulement par une rare et pauvre population de pêcheurs et de saliniers. À partir du Vème siècle, les Lombards ayant solidement établi leur domination, les Vénètes s’installèrent définitivement dans ces îles. Dépendant politiquement de l’empire byzantin, ils étaient gouvernés par des tribuns maritimes qui furent remplacés en 697 par un doge, nommé d’abord comme les tribuns par l’empereur d’Orient, puis élu. C’est alors que se développèrent Grado, siège du Pétriarcat, Trocello, devenu un comptoir commercial et, plus tard, Malamocco, centre politique.

En l’an 800, une tentative de Pépin, fils de Charlemagne, pour s’emparer des lagunes, persuada le gouvernement vénitien à transporter son siège de Malamocco aux îles de Rialto. Cet événement coïncida avec le transport d’Alexandrie à Venise, du corps de saint Marc, patron des Vénitiens, et avec la fin des haines et des factions politiques qui avaient ensanglanté la Lagune durant de longues années et qui s’éteignirent dans un commun amour de la patrie.

De Rialto, Venise entreprend la conquête politique et commerciale de l’Orient. Née sur la mer, c’est aussi sur la mer qu’elle établira sa puissance. En l’an 1000, elle soumet la Dalmatie et délivre l’Adriatique des pirates qui l’infestaient. Puis, profitant du grand mouvement religieux des Croisades, qui exigeaient des flottes nombreuses pour transporter au-delà des mers les armées chrétiennes, elle établit toute une série d’importantes escales dans l’Adriatique, la mer Égée, la Méditerranée, poussant jusqu’en Syrie et en Palestine. La république jouissait déjà d’une renommée bien établie dans le monde à cette époque car, en 1117, à la fin de la lutte

des communes contre Frédéric Barberousse, on la choisit comme terrain d'entente entre la Papauté et l'Empire. Mais c'est avec le doge Enrico Dandolo, grand homme de guerre et grand politique, que Venise atteignit à l'apogée de sa puissance. Il réussit à détourner la quatrième croisade de son but religieux pour la conduire à la conquête de Constantinople, qui eut pour conséquence la fondation de l'Empire Latin d'Orient dans lequel Venise se réserva des possessions territoriales et des privilèges économiques et commerciaux. Un si grand succès, complété par l'acquisition des Cyclades et de l'île de Crète, éveilla la jalousie de Gênes, sa rivale. Une guerre longue et sanglante éclata entre les deux républiques et, après des péripéties dramatiques, les Génois furent battus définitivement en 1380.

Mais voici qu'apparaît un ennemi bien plus redoutable : les Turcs, qui envahissent l'empire byzantin. Venise luttera contre eux jusqu'au bout, elle lancera ses flottes et ses armées pour se défendre et, en même temps qu'elle la Chrétienté, mais sans réussir cependant à préserver ses conquêtes passées. La chute de Constantinople sous les attaques des Ottomans en 1453 porta une grave atteinte au prestige de Venise, qui perdit bientôt Négroponte, Argos, Lépante, Scutari. Ensuite, toute la Morée tomba aux mains des Turcs.

Venise chercha alors à compenser ses échecs en mer par des succès terrestres et, en moins d'un siècle, la Vénétie, le Frioul et des villes du Milanais et de Romagne tombèrent en son pouvoir. Ces accroissements territoriaux lui attirèrent des haines terribles et, avec la fameuse Ligue de Cambrai, la république vit presque toute l'Europe s'unir contre elle. Les armées de la Ligue lui enlevèrent bientôt toutes ses conquêtes mais, grâce à l'habileté politique de ses dirigeants, Venise sut si bien semer la discorde parmi les confédérés que la situation se trouva renversée et que, lors de la paix de 1510, elle put se faire rendre la presque totalité des territoires qu'elle venait de perdre.

Les grandes découvertes géographiques eurent une influence défavorable sur le monopole du commerce entre l'Orient et l'Occident, qui avait enrichi Venise ; mais elle eut surtout à souffrir de la découverte de la route des Indes qui détourna par d'autres

itinéraires les courants de trafics entre l'Europe et l'Asie. La perte de l'île de Chypre, en 1570, lui enleva un autre fleuron de sa couronne. La victoire navale de Lépante, en 1571 ne lui apporta pas, à cause de l'abandon des princes chrétiens qui s'étaient alliés à elle pour vaincre l'Islam, les avantages qu'elle avait escomptés. En outre, la longue lutte qu'elle mena pour la défense de l'île de Crète la laissa épuisée. La conquête de la Morée par Francisco Morosini fut une opération brillante mais inutile car, après quelques années, Venise dut à nouveau l'abandonner aux Turcs.

Les énormes richesses qu'elle avait accumulées permirent cependant à la république de vivre encore durant un siècle avec une apparence de faste et de splendeur. Au XVIIIème siècle, Venise est une métropole raffinée et élégante, lieu de rendez-vous des amateurs d'art, des gens aimant le luxe et la nouveauté et les fêtes. Mais cette splendeur annonçait la décadence. En 1797, vaincue par les armées de Napoléon, Venise était finalement cédée aux Autrichiens. Cependant, en 1848, conduit par le dictateur Daniele Manin, le peuple vénitien chassait l'occupant au-delà des lagunes pour ensuite résister durant près d'un an à un siège mémorable. En 1866 enfin, la fière cité fut définitivement rattachée au royaume d'Italie.

LA CONSTITUTION DE LA RÉPUBLIQUE VÉNITIENNE

Pour ce qui est de sa constitution politique, la république de Venise, tout d'abord démocratique, devint rapidement une oligarchie restreinte dont le pouvoir était groupé entre les mains d'un nombre limité de familles patriciennes. Ces familles pouvaient seules siéger dans les assemblées souveraines. Quant au pouvoir exécutif, il appartenait au doge, dont l'autorité devait devenir de plus en plus contrôlée et réfrénée, assisté du Tribunal des Quarante. Cet ensemble constituait la Sérénissime Seigneurie. Le pouvoir législatif, lui, appartenait au Grand Conseil et au Sénat, et la justice était exercée par le Conseil des Dix, tribunal tout-puissant qui condamna même un doge à mort, Marin Faliero, accusé du crime de trahison.

Cent vingt doges devaient se succéder à la tête de la république, depuis le premier, Paoluccio Anafesto (697 à 717), jusqu'à Lodovico Manin, qui fut dépossédé en 1797.

L'ART À VENISE

L'art devait, au cours des siècles, prendre à Venise des formes caractéristiques s'harmonisant avec le milieu. L'architecture n'ayant pas, comme dans les autres villes, à assurer la défense des habitants, cette défense étant assurée par la ceinture de lagunes, l'architecture donc se développa librement, produisant des édifices aériens, aux décors fantastiques. Les contacts avec Byzance et Ravenne firent dominer pendant un certain temps les formes orientales. Le style byzantin a marqué la peinture, la mosaïque et l'architecture. On en trouve un admirable exemple dans la basilique de San Marco. Plus tard, le style ogival pénétra dans la lagune et influença grandement l'art de l'architecture vénitien. Ce nouveau style fut de longue durée et donna à la ville son aspect le plus caractéristique avec les églises de saints Jean et Paul, le palais des doges, la Porte de la Carta, la Ca' d'Oro et de nombreux autres édifices.

Le style ogival, qui laisse tant de liberté à l'artiste, fut abandonné finalement pour la renaissance introduit par les architectes toscans.

Dans une ville comme Venise, où l'air a la limpidité du cristal et où l'eau transforme continuellement les formes et les couleurs, la peinture devait inévitablement produire d'incomparables chefs-d'œuvre. Après les primitifs proches du byzantin et du gothique, on vit apparaître, au XVème siècle, l'école des frères Vivarini, du Murano. Mais ce sera un peu plus tard, sous l'influence des maîtres florentins, que Jacopo Bellini jettera les bases de la vraie peinture vénitienne. Ses fils, Gentile et Giovani, le suivront. À côté d'eux, il y a les tout grands noms de Giorginone, du Titien, du Tintoret et du Véronèse.

QUELQUES PERSONNAGES ILLUSTRES

En plus de ses artistes, Venise peut s'enorgueillir d'une pléiade d'hommes célèbres, écrivains, savants et voyageurs. Étant donné la puissance maritime de la république, on rencontre surtout des navigateurs et des explorateurs. Marin Sanudo l'ancien fit cinq voyages, Marco Polo fit un célèbre voyage jusqu'en Chine, dont il fit le récit aventureux dans son livre *Le Million*, qui fut jugé par ses contemporains comme appartenant à la plus pure fantaisie, mais qui fut pourtant confirmé par les découvertes géographiques ultérieures. À la fin du XIVème siècle, les frères Nicolo et Antonio Zeno poussèrent jusqu'au Groenland. Nicolo Conti parcourut l'Asie du sud. Alvise Da-Mosto longea les côtes occidentales d'Afrique jusqu'aux îles du Cap Vert. Giovanni Caboto découvrit Terre-Neuve, la Floride, la baie d'Hudson et le rio de la Plata. La république posséda également d'excellents cartographes comme Andréa Bianco et Fra Mauro. Venise fut enfin la ville du grand comédiographe Goldoni, du musicien Benedetto Marcello et de l'écrivain Gaspare Gozzi.

LES FÊTES TRADITIONNELLES

Autrefois, Venise rappelait par des fêtes magnifiques les principaux événements de son histoire et les solennités religieuses. La festa delle Marie, ou fête des Marie, était célèbre, rappelant la victoire remportée en l'an mil sur les pirates Narentin. Une autre solennité fêtée avec faste était l'Ascension (la Sensa). Le doge, monté sur le *Bucentaure*, magnifique vaisseau sculpté et doré, accomplissait un mariage symbolique avec la mer en jetant à l'entrée du port du Lido un anneau d'or, en signe de « vraie et perpétuelle domination ». On tenait alors sur la place Saint-Marc et sur la *Piazetta* une grande foire à laquelle affluaient des marchands venus de tous les coins de l'Europe.

Les fêtes de la Madonna della Salute et du Rédempteur, qui continuent à être célébrées aujourd'hui, ont leur origine dans le vœu de construire ces deux églises pour faire cesser la peste de 1576 et de 1630. Pour la fête de la Salute, qui a lieu le 21 novembre, on jette à travers le Grand Canal un pont de barques afin de permettre à la foule de se rendre en procession à cette église. Pour la fête du Rédempteur, qui a lieu le troisième dimanche de juillet, on établit, en plus du pont de barques sur le Grand Canal, un deuxième pont de barques sur le large canal de la Guidecca. Mais le spectacle le plus caractéristique est celui de la veille de la fête, quand tout le canal de la Guidecca est sillonné de gondoles illuminées, parmi lesquelles brille la *galleggiante*, fantastique château flottant aux mille lumières. Il y a de la musique, des chants et un grand feu d'artifice, puis la multitude des barques se laisse porter par le courant vers le Lido, où le peuple assistera au lever du soleil.

Une autre grande fête vénitienne est celle de la Régate, qui est courue en septembre par les gondoliers montés sur neuf *gondolini*, embarcations plus petites et plus légères que les gondoles, à deux rames. Dans le bassin de Saint-Marc et sur le Grand Canal ont lieu, certaines soirées d'été, les classiques sérénades, avec la *galleggiante*, qui parcourt entièrement le Canal en s'arrêtant de

temps à autre pour jouer de la musique, chanter des chœurs, des passages d'opéras exécutés par des solistes en renom.

Il nous faut dire ici un mot sur la gondole, embarcation très ancienne qui, après une longue série de perfectionnements, est arrivée à la forme que nous lui connaissons actuellement. C'est un esquif idéal, élancé, élégant, parfaitement équilibré, entièrement verni en noir et portant à la proue une garniture en fer luisant, en forme de hallebarde. Elle a onze mètres de long en moyenne et un mètre vingt de large. Asymétrique, à fond plat, elle obéit docilement au plus léger coup de rame qui la fait se mouvoir rapidement ou virer comme sur un pivot.

ASPECT DE LA VENISE D'AUJOURD'HUI

Parce que bâtie sur des îles, Venise a un plan très irrégulier. D'ouest en est, elle s'étend sur une longueur de 4260 mètres et une largeur de 2790 mètres. Elle a conservé son ancienne division en *sestieri*, qui sont ceux de Saint-Marc, Castello, Cannareggio, Santa Croce, San Polo et Dorsoduro. Voici maintenant quelques mots sur la topographie de la vieille cité.

Le nom de *piazza* (place) est réserve à celle de Saint-Marc, celui de piazzetta, à celle qui s'étend vers le quai et à celle de Leoncini, le long de la basilique. Les autres places s'appellent, selon leur grandeur, *campi* ou *campielli.* Les ruelles s'appellent *calli*, *callette* ou *calleselle*. On a réservé le nom de canaux au Grand Canal, à celui de la Guidecca et à ceux de la lagune, les autres s'appellent des *rii* (singulier : *rio*). Un *rio terra* est une ancienne voie d'eau comblée. Une autre caractéristique de Venise sont ses nombreux puits, nommés *vere da pozzo*. Chaque *campo* (singulier de *campi*) en possède un ou même plusieurs. Il y en a de très ornés, sculptés avec une grande finesse, qui forment de réelles œuvres d'art.

---

[1] 350 millions de francs belges – 58 millions de francs français.

[2] Sorte de hache dont se servent les tonneliers et les charpentiers.

[3] Pluriel italien de Mafioso, nom que l'on donne aux membres de la Mafia.

Table des Matières